

PSYCHOLOGIE
DES
DERNIERS VALOIS

FRANÇOIS II, CHARLES IX, HENRI III

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le Mercredi 27 Novembre 1895

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Émile DUSOLIER

Né à Ribérac (Dordogne), le 29 décembre 1873

Elève de l'Ecole du service de Santé Militaire



LYON

IMPRIMERIE DE A.-H. STORCK

78, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 78

—
1895

PSYCHOLOGIE
DES
DERNIERS VALOIS

FRANÇOIS II, CHARLES IX, HENRI III

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le Mercredi 27 Novembre 1895

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Émile DUSOLIER

Né à Ribérac (Dordogne), le 29 décembre 1873

Elève de l'Ecole du service de Santé Militaire



LYON

IMPRIMERIE DE A.-H. STORCK

78, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 78

1895

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. LORTET. DOYEN.
LÉPINE. ASSESSEUR.

Professeurs honoraires

MM. DESGRANGES, PAULET, BOUCHACOURT, CHAUVEAU, BERNE

Professeurs

Cliniques médicales.	{ MM. LÉPINE.
Cliniques chirurgicales	{ BONDET.
Clinique obstétricale et Accouchements	{ OLLIER.
Clinique ophthalmologique	{ PONCET.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	FOCHIER.
Clinique des maladies mentales	GAYET.
Physique médicale	GAILLETON.
Chimie médicale et pharmaceutique.	PIERRET.
Chimie organique et Toxicologie.	MONOYER.
Matière médicale et Botanique.	HUGOUNENQ.
Zoologie et Anatomie comparée	CAZENÈUVE.
Anatomie.	FLORENCE.
Anatomie générale et Histologie	LORTET.
Physiologie	TESTUT.
Pathologie interne	RENAUT.
Pathologie externe	MORAT.
Pathologie et Thérapeutique générales.	TEISSIER.
Anatomie pathologique	AUGAGNEUR.
Médecine opératoire	MAYET.
Médecine expérimentale et comparée	TRIPPIER.
Médecine légale	POLLOSSON (Maurice).
Hygiène	ARLOING.
Thérapeutique.	LACASSAGNE.
Pharmacie	BARD.
	SOULIER.
	CROLAS.

Professeur adjoint

Clinique des Maladies des Femmes M. LAROYENNE.

Chargés de cours complémentaires

Clinique des maladies des Enfants	MM. WEILL.	agrégé.
Accouchements	POLLOSSON (Aug.),	—
Botanique	BEAUVISAGE,	—

Agrégés

MM. BEAUVISAGE	MM. POLLOSSON (A.)	MM. BOYER	MM. BARRAL
CONDAMIN	ROCHET	CURTILLET	MOREAU
COURMONT	ROLLET	VALLAS	
DEVIC	ROQUE	SIRAUD	
DIDELOT	ROUX	DURAND	
GANGOLPHE	COLLET	DOYON	

M. LÉTIÉVANT, Secrétaire,

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

M. LACASSAGNE Président; M. MAYET, Assesseur; MM. BOYER et CURTILLET, Agrégés.

La Faculté de Médecine de Lyon déclare que les opinions émises, dans les Dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE ET A MA SŒUR

A MON COUSIN, M. ALCIDE DUSOLIER

Sénateur de la Dordogne
Chevalier de la Légion d'Honneur

A MES PARENTS

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. le Professeur LACASSAGNE

Chevalier de la Légion d'Honneur

A MES MAÎTRES DE LA FACULTÉ

A L'ÉCOLE DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE

AVANT-PROPOS

Au début de ce modeste travail, nous sommes heureux d'adresser nos remerciements à M. le professeur Lacassagne.

Par ses hautes qualités scientifiques, par son enseignement plein de charme et d'instruction, empreint de cette philosophie que nous lui connaissons tous, M. le professeur Lacassagne nous avait séduit dès les premiers jours. Dans la suite, il nous a été permis de connaître encore mieux notre Maître. Si le savant avait forcé notre admiration, l'homme s'est acquis notre reconnaissance. Le vif intérêt qu'il a toujours pris à la rédaction de cette thèse, les conseils bienveillants et éclairés qu'il n'a cessé de nous donner, l'empressement, enfin, qu'il a mis, maintes fois, à nous venir en aide nous ont vivement touché. Aussi, est-ce un devoir pour nous de lui témoigner ici, publiquement, notre sincère gratitude et de l'assurer de nos efforts, dans la suite, à nous montrer digne d'un tel maître.

Avant de quitter cette ville de Lyon, où nous venons de passer trois années, il nous reste de bien douces obligations à remplir. Ce n'est pas, en effet, sans de légitimes regrets, que nous nous séparons des personnes amies qui

ont adouci par leurs conseils et leur affection les débuts pénibles de notre carrière et les moments, souvent difficiles, que nous avons traversés.

Nous remercions nos Maîtres de la Faculté et des hôpitaux de leurs savantes leçons et de leur enseignement clinique distingué.

Que nos camarades de promotion auxquels nous sommes lié par tant de sentiments partagés reçoivent ici l'assurance de tout notre attachement.

Enfin, à tous ceux qui nous ont témoigné quelque sympathie ou quelque intérêt de près ou de loin, du plus profond du cœur, merci !

INTRODUCTION

J'étudie trois rois de France, François II, Charles IX et Henri III. J'ai cru intéressant de montrer l'influence d'une lourde hérédité et d'une mauvaise éducation sur l'état mental de ces trois souverains. Cette étude a surtout pour but d'expliquer leurs errements et leurs mauvaises actions en montrant qu'ils ne furent responsables ni des uns, ni des autres. Un homme normal pense et agit sainement, mais cela ne revient-il pas à dire que ses cellules psychiques ne souffrent d'aucune perturbation ? Mais, lorsque l'ancêtre charge son descendant d'une lourde hérédité qui peut se traduire aussi bien par des anomalies de la pensée que par des malformations physiques, jugera-t-on ce descendant coupable ?

Chaque être vivant a ses habitudes et ne désire que ce que ses organes lui permettent d'atteindre ; il en est de même du cerveau, cet autre organe. Quand il est malade, il inspire des désirs et réalise une volonté morbide, car, en somme, la psychose est devenue l'expression complète de sa fonction, comme il est devenu fonction d'un estomac cancéreux de sécréter un suc hypochlorhydrique.

Nous avons coutume de nous apitoyer sur le sort de

ceux qui traînent une vie misérable empoisonnée par une affection congénitale. Bien plus dignes de notre pitié, j'entends de celle du médecin, ces malheureux dont l'esprit est seul malade, car, incompris du vulgaire, ils auront à en subir l'appréciation sévère et, quelquefois même, la condamnation sans appel. Ainsi en a-t-il été des Valois. On ne leur a pas tenu compte de leurs ancêtres. C'est parce qu'on n'a pas cherché dans le lointain de leurs antécédents et dans la fatalité de leur naissance le secret de leur dégénérescence qu'on les a si durement jugés.

L'historien, sans doute, est habile à exhumer pour nous des poussières du passé des civilisations entières, à faire revivre devant nos yeux, avec leurs passions, des générations dont le souvenir se perdait dans l'obscurité profonde de l'oubli ; mais, rechercher le pourquoi de ces actions bonnes ou mauvaises qu'il approuve ou qu'il blâme, il ne l'essaie pas ; disons mieux, il ne le pourrait pas. C'est au médecin qu'il appartient d'aborder ces questions et de les résoudre.

La vie est une ; c'est un mécanisme dont les fonctions sont les rouages ; à ce titre toutes sont égales ; à ce titre, elles ne sont que les éléments d'une seule et même unité qui, sous peine de n'être pas comprise, doit rester l'objet d'une seule et unique science : la science de la nature humaine, et la science de la nature humaine, c'est la science du médecin. Pour être psychologue, il n'est pas inutile d'être physiologiste ; à plus forte raison, quand il s'agit de psychologie pathologique, est-il bon d'avoir connaissance des maladies qui peuvent retentir sur l'esprit. L'influence du physique sur le moral est assuré-

ment incontestable ; mais, seul, le médecin peut apprécier ce degré de retentissement. Chaque jour, le médecin n'est-il pas appelé à la barre de nos tribunaux pour se prononcer sur l'état mental et la responsabilité dans le crime de tel accusé ? Et, dans cet autre jugement, bien plus gros de conséquences, puisqu'il doit décider de la compassion ou de l'éternelle flétrissure des générations à venir, de quel droit l'historien s'érigerait-il en juge suprême et condamnerait-il sans avoir écouté le médecin ?

C'est donc pour les affranchir de l'opprobre qui s'attache à leur mémoire, que j'ai entrepris l'étude de ces trois rois, qui parmi tous les rois condamnés, supportent une des plus lourdes condamnations.

PREMIÈRE PARTIE

I.

FRANÇOIS II

En François II, l'histoire nous montre un prince maladif, sombre et plein d'une profonde mélancolie. Vieilli dès son enfance, il errait par les obscurs corridors du Louvre, sans jeux et sans sourire, sournois et méfiant, sans autre ami, ni confident que la petite reine d'Ecosse, Marie Stuart, qu'on lui destinait pour femme.

Michelet a raillé cruellement ce malheureux roi qui ne fit que passer sur le trône. Il ne voit en lui que le triste héritier des débauches de ses pères, une victime de la syphilis de François I^{er} ; et il ne trouve pas d'épithètes assez mordantes pour le tourner en dérision. D'un tel aveuglement naissent de grandes erreurs. Les débauches de la cour des Valois ont indigné tous les historiens ; mais Michelet, plus que tous peut-être, a jeté le blâme et la flétrissure sur les fils de Henri II. Une exception

s'impose pour François ; il resta pur de toutes débauches, il fut étranger à tous les plaisirs de sa cour. Toute sa vie n'est qu'une longue maladie, et cette maladie retentit, d'une façon malheureuse sur l'état de son esprit.

La maladie de François II n'est pas une manifestation hérédo-syphilitique, comme on l'a cru à tort. Les contemporains savaient bien que François I^{er} avait pris la vérole et, peut-être, ont-ils pensé à l'influence de cette vérole de l'aïeul sur le petit-fils quand ils parlent de « sang corrompu en toute sa masse (1) » mais Michelet dit beaucoup en écrivant des fils de Catherine de Médicis : « Dans leur enfance la bouffissure héréditaire se surenflait d'humeurs mauvaises, trop visiblement héritées des deux grands pères, François I^{er} malade dès seize ans, Laurent qui meurt à vingt ans, consumé jusqu'aux os. Ce mal épouvantable sautait parfois une génération. Indulgent pour Henri II et Catherine, il retomba d'aplomb sur les petits-fils qu'il mina sous diverses formes ; il nous délivra des Valois (2). » La syphilis n'agit point ainsi. Enfin, ni Henri II, ni Catherine ne pouvaient donner à leurs enfants ce qu'ils n'avaient pas ; la syphilis des pères était postérieure à leur naissance. Non, ce n'est pas la syphilis qu'il faut accuser dans ce subit écroulement de la maison des Valois. Inutile d'aller chercher si loin l'influence hypothétique d'une maladie non démontrée. Les Valois ont subi cette loi fatale et implacable de la dégénérescence, qui fait l'homme victime de son évolution... Ils ont disparu, accablés sous le poids de leur hérédité, non pas de l'héré-

(1) AGRIPPA D'AUBIGNÉ : *Œuvres complètes*, p. p. Eugène Réaume et F. de Caussade, Paris, 1873.

(2) MICHELET : *Histoire de France au XVI^e siècle*, Paris, 1855.

dité syphilitique, mais de l'hérédité nerveuse et psychopathique grandie et accumulée en eux par tous leurs ancêtres.

François II était un dégénéré, mais il était autre chose encore. La langueur dans laquelle il s'étiolait et qui le conduisit à la tombe avait une autre cause. La légende s'est emparée de la mort de ce prince, qu'elle a fait victime du poison. On connaît, sans doute, l'histoire du fameux bonnet que le roi portait à la chasse et dans lequel Ambroise Paré aurait trouvé une poudre blanche aux émanations mortelles. L'obscurité mystérieuse qui entoure certains actes de Catherine de Médicis ; son goût passionné pour l'alchimie ; les longues heures qu'elle passait enfermée dans l'officine du Florentin René, son ami, son confident, son conseiller parfois, l'histoire a dit son complice, pouvaient bien favoriser certains soupçons et légitimer quelques inquiétudes. Quelle que soit la part de vérité qu'on doive, en général, accorder aux légendes populaires, lorsqu'il s'agit de François II, la légende se trouve, par hasard, au-dessous de la vérité. François II ne mourut pas seulement empoisonné ; il vécut empoisonné, toute sa vie. Et le poison, il le portait en lui ; atteint d'une suppuration invétérée de l'oreille qui versait, sans trêve, dans la circulation des produits septiques, il mourait lentement : sa mort n'est que le résultat d'une longue intoxication chronique. Mais cette suppuration de l'oreille, à son tour, n'était qu'un symptôme, symptôme révélateur d'une otite consécutive à des végétations adénoïdes du pharynx nasal. Le docteur Potiquet, dans son livre : *La Maladie et la Mort de François II*, a bien démontré la vérité de cette assertion. J'aurai, dans le cours

de ce chapitre, plusieurs fois l'occasion de le citer. Cette affection, dont nul n'ignore la fâcheuse influence sur l'évolution de l'intelligence, jointe à la dégénérescence, ne pouvait faire de François qu'un malheureux.

Ce prince était né en 1543 et, dès ses plus jeunes années, tous les contemporains lui trouvent une faible santé. « Ce prince malsain et qui, dès son enfance, avoit monstéré de grandes indispositions pour n'avoir craché ni mouché... avoit un visage blafard et bouffi... comme aussy se formoit une corruption en l'une de ses oreilles, qui faisoit l'office du nez; lequel il avoit fort camus. » Ainsi parle de lui Régnier de la Planche(1); mais la constatation de cet état maladif n'allait pas sans un essai d'interprétation de la part des auteurs du temps. De Thou et d'Aubigné pensent que la maladie du roi venait de ce que Catherine n'avait été sujette que fort tard aux incommodités ordinaires des femmes. « La Reyne avoit eu ses menstrues si tard, que son fils estoit de ceux que l'on appelle mal-nez, ne se purgeant ni par le nez, ni par la bouche, laquelle il portoit ouverte pour prendre son vent, dont il se forma un abscez à l'oreille, et puis des coliques fréquentes, marques mortelles à tel aage, ne promettant de luy aulcune durée aux plus advisez (2). » Bien évidemment, nulle relation n'existe entre les végétations adénoïdes du fils et les tardives menstrues de la mère, mais cette perturbation génitale est un stigmate connu de dégénérescence. Les documents de l'époque nous apprennent encore que c'est l'oreille gauche qui suppurait, et qu'elle

(1) RÉGNIER DE LA PLANCHE : *Histoire de l'Estat de France sous le règne de François II*, Ed. Mennechet, Paris, 1836.

(2) AGRIPPA D'AUBIGNÉ : *Op. cit.*

suppura de tout temps. Cet écoulement joint à l'obstruction de l'arrière cavité des fosses nasales, devait apporter une entrave sérieuse à l'audition : le roi, en effet, était dur d'oreille. Un huguenot du temps nous l'apprend.

Henrici deinceps, sectans vestigia patris
Franciscus, infelix puer
Clamentem Christum surda dum negligit aure
Aure putrefacta corrui.
. Surdi, hæc spectacula, reges
Vel sapere, vel mori jubent (1).

On sait encore que François II parlait du nez. Son frère Henri III, du reste, était atteint de la même infirmité qu'il exagérait à plaisir ; et cette infirmité que ne tardèrent pas à imiter les courtisans, surtout les mignons de Henri III, devint bientôt une façon de parler distinguée et de haut goût. Enfin, vers l'âge de seize ou dix-sept ans, les traits de sa physionomie étaient restés empreints de cette vague et inexpressive régularité des petits enfants. Sa figure était bouffie et grasse comme celle d'un bébé, et sa taille était pourtant celle d'un jeune homme.

D'Aubigné écrit que le roi avait « la face plombée et boutonnée, l'haleine puante et autres mauvais signes de santé (2). ». Or, ces boutons avaient fort intrigué les contemporains. A tel point que lorsque François arriva à Blois, il courut dans le peuple ce bruit étrange que l'on ravissait les petits enfants pour les égorger. « Le roi,

(1) In D^r POTIQUET : *La maladie et la mort de François II, roi de France*, Paris, 1893.

(2) AGRIPPA D'AUBIGNÉ : *Op. cit.*

disait-on, avalait ce sang encore chaud et s'y baignait pour y corriger la nature vicieuse du sien (1). » On pensait qu'il avait la lèpre. J'en ferais volontiers de ces éruptions banales qu'on voit si souvent à la face des enfants scrofuleux. Quant à la puanteur de son haleine, elle devait provenir des végétations. Un auteur du temps, cependant, François de Bonivard, dit tout crûment que le roi était punais. C'est de l'exagération. Si l'haleine était mauvaise, elle n'était point repoussante : un punais respire, se mouche abondamment et ne va point la bouche bée. Il est, cependant, intéressant de remarquer que, malgré tous les témoignages du temps, aucun portrait du jeune prince ne le représente la bouche béante ; on le comprend : une bouche ouverte donne à la physionomie un air tellement bête, que les peintres durent répugner à reproduire scrupuleusement les traits de François, et s'efforcer de masquer cette infirmité. On le représente avec « un front haut et découvert, le nez aplati dans sa portion osseuse et renflé, au contraire, à son extrémité. La lèvre supérieure proémine et semble boursouflée, le maxillaire inférieur semble diminué dans son axe antéro-postérieur (2). »

Il est fort à croire que si les peintres ont négligé de reproduire cette béance de la bouche, c'est par crainte de déplaire à la reine mère. Comment un peintre de l'époque n'aurait-il pas transigé, tant soit peu, avec l'exactitude et la vérité, n'aurait-il pas oublié ces taches d'eczéma d'une si vilaine rougeur et cette bouche si niaisement

(1) J.-A. THUANI : *Historiarum sui temporis, libri CXXXVIII*, Francfort, 1625. Traduction de Desfontaines, 1734.

(2) In D^r POTIQUET : *Op. cit.*

ouverte, lorsqu'aujourd'hui le même sacrifice se fait par pure galanterie, pour une femme ? Somme toute, il n'y a point à hésiter entre les écrits contemporains et les portraits du prince.

François II souffrit de son mal dès sa plus tendre jeunesse, sinon depuis sa naissance. « Son enfance fut malsaine, sa première jeunesse si chagrine qu'on ne le pouvoit ressiouyr (1). » Et son père, écrit de Montreuil, le 16 septembre 1549, à d'Humyères, gouverneur de ses enfants : « Mon cousin, j'ai reçu deux lettres de vous, les dernières du onzième de ce mois, par lesquelles j'ai vu que mon fils le Dauphin se trouvoit mal d'un flux de ventre procédé, ainsy que dient les médecins, des humeurs cuittes et accumulées dedans son corps pour ne se moucher point la plupart du temps (2). » François avait six ans et demi à ce moment ; il souffrait donc déjà, au moins ; son état fut toujours à peu près le même ; jamais on ne constata un mieux bien apparent dans l'évolution de sa maladie. Quand le roi avait six ans, Giovanni Capello, un ambassadeur italien, dit de lui : « qu'il est très convenablement élevé, mais il manque de vigueur, il n'aime guère les lettres, ce qui déplait fort à Sa Majesté (3). » En 1555, il a douze ans ; le même ambassadeur écrit : « Leurs Majestés ont trois fils et trois filles ; le premier des trois fils est le sérénissime dauphin... il parle peu, il est peut-être un peu bilieux. Pour les traits, il tient plus de la physionomie de sa mère que de celle de son père... il a

(1) PIERRE MATHIEU : *Histoire de France sous le règne de François I^{er}, Henri II, François II, Charles IX, Henri III, Henri IV, Louis XIII* Lyon, 1624.

(2) In D^r POTIQUET : *Op. cit.*

(3) In D^r POTIQUET : *Op. cit.*

plus de plaisir au jeu de la lance, de l'épée, de la balle et de la paume qu'à l'étude des lettres. Il aime beaucoup la sérénissime petite reine d'Ecosse, Marie Stuart, qui lui est destinée pour femme. C'est une fort jolie petite fille de douze ou treize ans. Il advient, parfois, que se faisant tous les deux des caresses, ils aiment à se retirer dans un coin des salles pour qu'on ne puisse entendre leurs petits secrets (1). »

Ce roi triste, mélancolique, impuissant à se réjouir, fut marié le 24 avril 1558. Il avait quinze ans et trois mois. La jeune princesse était plus âgée que lui de quelques semaines ; elle était très avancée pour son âge, grande et belle. C'est par pure raison d'Etat qu'on mariait François : rien moins qu'une femme ne lui était nécessaire. Il n'était, en effet, pas pubère ; il ne l'était pas, non plus, au début de son règne qui s'ouvrit plus d'un an après, s'il faut en croire Régnier de la Planche. Et cependant, certaines familiarités avec la jolie petite fille avaient été bien faites pour solliciter chez un enfant l'évolution du sexe. Mais que François fût pubère ou non, la royale fille des Stuarts entendait que son mari fît son devoir. « C'était une forte rousse et fort charnelle », dit d'elle Michelet. Charnelle ! elle l'a prouvé, dans la suite. Et son malheureux époux dut épuiser à la satisfaire le peu de vigueur qui lui restait encore. Il mourut de Marie Stuart, dit le duc d'Albe. Hélas ! il mourut de quelque chose de moins plaisant. Mais, il faut avouer que les joies du mariage, prématurées pour lui, les fatigues et la chasse hâtèrent, singulièrement, sa fin.

Le 10 juillet 1559, à l'âge de seize ans et demi, il avait

(1) In D^r POTIQUET : *Op. cit.*

succédé à son père. Régnier de la Planche nous le montre à cette époque « en misérable estat ». Le contraste fut frappant entre ce roi et ses prédécesseurs qui avaient eu tant de maîtresses. Aussi Brantôme, en plat courtisan qu'il est, ne manque-t-il pas de louer sa fidélité conjugale : « Le roi François ne fut point sujet à l'amour comme ses prédécesseurs ; aussy, eust-il eu grand tort, car il avoit pour espouse la plus belle femme du monde et ne plus aimable. » Eh bien, vraiment, il n'y avait pas de quoi faire un si grand éloge. Le fougueux François I^{er}, lui-même, eût été le plus fidèle des époux s'il avait été malade comme son malheureux descendant.

La maladie du roi inquiétait beaucoup son entourage. Médecins et chirurgiens furent consultés maintes fois : le grand air fut ordonné. C'est ce qui explique qu'un règne, cependant si court, se passa tout entier en voyages. Tout d'abord, c'est à Saint-Germain-en-Laye ; à Nanteuil-le-Haudouin, chez les ducs de Guise ; à Villers-Cotterets, que le roi se dirige. Après le sacre de Reims, nous le voyons partir en Lorraine, à Bar-le-Duc toujours chez les Guise ; puis à Fontainebleau. Là les médecins conseillent de passer l'hiver à Blois. Un moment, ce régime sembla réussir. « Cependant, le roy pourmené çà et là... commença en un instant de croistre à veuë d'œil (1). » En février 1560, la cour quitte Blois. Elle va à Amboise, Chenonceaux, Loches, Romorantin ; passe l'été à Fontainebleau, une partie de l'automne à St-Germain-en-Laye ; puis, vers le milieu d'octobre, se dirige vers Orléans où le roi fait son entrée solennelle le 18 ; mais bientôt la maladie du roi s'aggrave. « Le di-

(1) RÉGNIER DE LA PLANCHE : *Op. cit.*

manche 15 novembre, sur le soir, estant le roy à vespres aux Jacobins, il luy prit un grand esvanouissement, qui fut cause qu'on l'emporta hastivement en sa chambre ; et, revenu de pamoison, commença à se plaindre de la tête, en la partie de l'aureille gauche, en laquelle il avait eu, de tout temps, une fistule, en sorte que de la douleur la fievre le print (1). » Du 15 au 25 novembre, même état ou à peu près. A partir du 25, le mal fit des progrès. Les médecins Ambroise Paré, Nicole, Servais jugèrent le mal au-dessus de leur art. On fit des processions. On brûla des cierges. Malgré procession, vœux, prières, le mal empirait. Les médecins et les chirurgiens se réunirent en consultation et la question du trépan fut agitée : « Cependant, la maladie du roy allait de mal en pis, et tous remèdes estant désespérez, les médecins et chirurgiens mirent en délibération de le trépaner ; mais chacun estoit si estonné que l'on n'en conclut rien ; en sorte que le dict seigneur demeura forclos de ce remède qu'on estimoit lui pouvoir servir (2). » Enfin, le 5 décembre François II expirait. Il venait de recevoir l'extrême-onction et on espérait qu'il pourrait vivre jusqu'au lendemain ; il s'éteignit, en effet, entre dix et onze heures du matin. Catherine assista à ses derniers moments, et, le veilla avec une touchante sollicitude ; Marie Stuart veillait aussi au chevet du roi et elle l'entourait de soins attendris. Ces longues veilles et le chagrin finirent, même, par altérer sa santé.

(1) RÉGNIER DE LA PLANCHE : *Op. cit.*

(2) RÉGNIER DE LA PLANCHE : *Op. cit.*

II

CHARLES IX

Charles IX, le second des fils de Henri II et de Catherine de Médicis, était né le 2 mai 1550, à Saint-Germain-en-Laye; il mourut en 1574, au château de Vincennes. Le 5 décembre 1560, il succéda à son frère François II : il avait dix ans. Il s'annonçait avec de belles dispositions, une intelligence vive et un tempérament impétueux; il eut pour précepteur l'illustre Amyot : Son esprit était cultivé, et il a composé de charmantes poésies. On a aussi de lui un livre intitulé : *La Chasse royale*, publié par Villeroi en 1625. La chasse était chez lui, en effet, une passion effrénée, et il s'y livrait jusqu'à l'épuisement de ses forces. Il aimait les lettres et les arts, il protégea les poètes, était élégant danseur, adonné à toutes sortes d'exercices physiques, jouait fort bien du ballon, battait l'enclume et fabriquait lui-même ses armes. Son premier gouverneur fut M. de Sipierre, homme de mœurs pures. Dès l'avènement du roi, Catherine envahit plutôt qu'elle n'obtint la régence; mais le jeune roi, imbu des doctrines de de Sipierre, parlait déjà de vouloir régner par lui-même, et ce n'est pas sans appréhension que Catherine voyait la majorité du roi approcher. Ne lui avait-il pas répondu, en effet, le jour du sacre, lorsqu'elle lui demandait si toutes ces cérémonies ne le fatiguaient pas : « Je ne reffuseray jamais, madame, une telle peine, et me sera très douce, toutes et quantes fois qu'un tel

royaume se présentera à moy (1). » Ne parlait-il pas d'aller lui-même en ses armées ? Aussi, sa mère s'attacha, de bonne heure, à le dépraver en le livrant à des aventuriers italiens qui l'entraînèrent à la débauche.

Celui qui prit la direction de Charles IX après M. de Sipierre fut « Albert de Gondy, maréchal de Raiz, qui estoit un florentin caut et trinquat, corrompu, grand menteur et dissimulateur..... Et apprit au roy à jurer, à faindre et à dissimuler, car de son naturel, il ne l'estoit nullement en sa jeunesse, estant fort ouvert, prompt et actif, vigilant, esveillé et peu songeart, comme doit estre tout dissimulateur.

« De plus, feu M. de Sypière, son gouverneur, qui estoit le plus généreux et le plus brave seigneur qui fust jamais gouverneur de roy, ne l'estoit nullement, mais tout légal, franc, ouvert et de cœur et de la bouche, point menteur ni dissimulateur, qui l'avoit nourry très bien et instruit et ne l'avoit jamais fait estudier dans les chapitres de dissimulation. Aussy, disoit-on qu'après sa mort, le dict mareschal de Raiz, dict alors le Péron, le pervertit de tout, et luy fit oublier et laisser toute la belle nourriture de ce brave gouverneur, si bien qu'on disoit qu'il l'avoit appris à jurer ainsy desbordement comme il faisoit..... ainsy, avec les loups, apprend-on à hurler, si bien que le roy apprit de luy ce vice, qui s'y accoustuma si fort, qu'il tenoit que jurer et blasphémer estoit une forme de parolle et devis plus de bravetté et de gentillesse que de péché, à cause de quoy il ne faisoit point de difficultés de faucher sa foy, toutes fois et quantes qu'il vouloit et lui venoit en fantaisie » (2).

(1) BRANTÔME : *Œuvres complètes*, p. p. Ludovic Lalanne, Paris, 1864

(2) BRANTÔME : *Op. cit.*

C'est dans cette double influence de M. de Sipierre et du maréchal de Retz qu'il faut, je crois, chercher en partie l'explication des irrésolutions et des bizarreries du caractère de Charles IX. Malgré tous les mauvais exemples qu'il eut, chaque jour, sous les yeux, malgré les débauches au milieu desquelles il vivait, malgré tous les mauvais penchants, enfin, auxquels il était adonné, les bonnes leçons de M. de Sipierre lui revenaient parfois, et cette tête faible essayait de lutter. Mais personne n'était là pour seconder ses efforts ; tous, au contraire, rivalisaient de persévérance pour noyer sa raison et les dernières lueurs de son intelligence dans quelque partie de chasse effrénée ou quelque monstrueuse volupté. On s'attacha avec un soin scrupuleux à développer en lui la haine, la jalousie, la cruauté. Dès son enfance, il avait assisté au carnage des bêtes féroces, et cette vue, loin de lui déplaire, semblait, au contraire, avoir pour lui beaucoup d'attraits.

Pour se faire cruel, sa jeunesse esgarée
N'avoit rien que le sang et prenoit sa curée
A tuer, sans pitié, les cerfs qui gémissaient,
A transpercer les daims et les fans qui naissoient ;
Si qu'aux plus advisez cette sauvagerie
A fait prévoir de luy massacre et tyrannie (1).

Du reste, sa jalousie et sa colère étaient encore accrues par la préférence que sa mère témoignait ouvertement à son frère, le futur Henri III. Il en éprouvait un vif dépit mêlé à de sourdes imprécations. Les succès de ce frère détesté, à Jarnac et à Montcontour, augmentaient encore sa colère. Et un jour qu'un personnage de la cour lui

(1) D'AUBIGNÉ : *Op. cit.*

présentait quelques vers : « Ha ! dist-il, n'écrivez point rien désormais pour moy..... mais réservez tous ces beaux escrits et tous vous autres, Messieurs les poètes, à mon frère (1) ».

Telle fut l'éducation de Charles IX, tels les conseillers que sa mère lui donna; voilà le milieu dans lequel il vécut. Après avoir développé en lui les sentiments de haine et de cruauté, on orienta cette haine. On lui montra les protestants comme des ennemis dangereux, qu'il fallait exterminer à tout prix; et, le 24 août 1572, la cloche de saint Germain-l'Auxerrois donnait le signal du massacre de la Saint-Barthélemi. Le 23, il y avait eu conseil chez la reine mère; Gondy, le chancelier Birague, le maréchal de Tavannes, le duc d'Anjou et le duc de Nevers en faisaient partie.

« Des quatre conseillers qui aidèrent la veuve et les fils de Henri II, à souiller nos annales d'une tache ineffaçable, trois étaient étrangers à la France; ils arrêtèrent leurs plans, puis allèrent tous les six trouver le roi dans son cabinet au Louvre. Heure fatale! qui décida pour Charles IX de la gloire avec Coligny ou de la honte avec Catherine, du rachat de sa jeunesse égarée ou de sa damnation dans l'histoire. La destinée de la France était suspendue à un mot, un geste d'une tête faible, d'un esprit sans boussole, presque d'un insensé (2). »

Charles lutta longtemps; enfin, il se décida : « Par la mort Dieu, vociféra cet insensé, puisque vous trouvez bon qu'on tue l'amiral, je le veux, mais aussi tous les huguenots, afin qu'il n'en demeure pas un qui me le

(1) BRANTÔME : *Op. cit.*

(2) HENRI MARTIN : *Histoire de France*. Furne, Paris, 1865.

puisse reprocher après. Par la mort Dieu, donnez-y ordre promptement. » D'ailleurs, dès qu'il eut trempé dans le meurtre, une sorte de frénésie s'empara de lui. Le massacre commença au Louvre ; on égorgea, sans pitié, tous ces gentilshommes qui étaient venus pour assister aux noces de Marguerite de Valois et de Henri de Navarre. « Ces malheureux, de la cour, adressaient les appels les plus pathétiques et ne trouvaient dans le roi, dans leur hôte, dans ce magistrat de la justice commune que l'œil sauvage, égaré, furieux d'un misérable fou (1). » S'il faut en croire les contemporains, le roi eut encore un rôle plus actif dans cette tragédie. « Si que, lorsque le jeu se jouoit et qu'il fust jour, et qu'il mist la teste à la fenestre de sa chambre et qu'il voyoit aucuns dans les faux bourgs de Saint-Germain, qui se remuoient et se sauvoient, il prist une grande arquebuse de chasse qu'il avoit, il en tira tout plein de coups à eux ; mais en vain, car l'arquebuse ne tiroit si loin. Incessamment crioit : Tuez ! tuez ! il n'en voulut sauver aucun sinon Ambroise Paré, son premier chirurgien et sa nourrice (2). »

Quelques jours plus tard, il tint un lit de justice, où il justifia le massacre. Par une odieuse forfanterie de cruauté, il alla, avec sa cour, insulter aux restes de l'illustre Coligny, à Montfaucon, et comme quelques courtisans se bouchaient le nez devant le cadavre déjà décomposé : « Je ne le bouche comme vous aultres, dit-il, car l'odeur de son ennemi est très bonne » — « odeur, certes point bonne, et la parolle aussy mauvaise », ajoute Brantôme, qui rapporte le fait. C'était du reste dans les

(1) MICHELET : *Op. cit.*

(2) BRANTÔME : *Op. cit.*

habitudes du roi de se repaître de la vue du supplice des condamnés.

Le soir et le lendemain de cet horrible massacre, Charles IX fit mander Ambroise Paré ; il avait la fièvre, des hallucinations : « Ambroise, dit-il, je ne scay ce qui m'est survenu depuis deux ou trois jours, mais je me trouve l'esprit et le corps grandement esmeus, voire tout ainsy que si j'avois la fiebvre, me semblant à tout moment, aussy bien veillant que dormant, qne ces corps massacz se présentent à moy, les faces hydeuses et couvertes de sang (1). » Cet état ne dura pas ; on conseilla au roi les distractions de la chasse, à laquelle il se livra avec plus d'ardeur qu'auparavant.

Cette nature à demi sauvage, se faisait, cependant, humble et douce parfois ; alors Charles se transformait. Cet être presque fou, à l'œil égaré, cruel par plaisir, quand il était au Louvre, devenait bon, aimable, spirituel, loyal et gai compagnon lorsqu'il était auprès de cette femme qu'il a tant aimée, Marie Touchet. Charles IX avait connu la jeune Marie à Orléans, durant un séjour qu'il y fit, en 1566, et s'y attacha fortement. « Deux choses avaient force sur lui, la musique et cette calme flammande ; c'est en elle qu'il se réfugia aux deux moments les plus terribles. Le seul enfant qu'il laissa d'elle fut conçu dans le désespoir, au jour où on lui fit dire qu'il avait voulu le massacre. Et peu après, quand il mourut, parmi les ombres et les visions de la Saint-Barthélemi il la fit venir encore, chercha en elle le suicide et s'extermina par l'amour (2). »

(1) SULLY : *Mémoires ou Economies royales de Henri-le-Grand*, Amsterdam, 1725.

(2) MICHELET : *Op. cit.*

La Saint-Barthélemi avait porté le dernier coup à Charles IX. Les excès de toute sorte, auxquels il se livra pour éteindre les remords dont sa conscience était bourrelée, altérèrent sa santé et moins de deux ans d'une existence pleine de remords et d'empportements violents, de courses forcenées à cheval, de matinées entières passées à sonner du cor, d'excès de chasse et, par conséquent, d'alternatives de chaud et de froid, suffirent pour développer en lui la maladie dont il mourut.

« Si l'on contemple attentivement le buste de Charles IX fait en 1568 par G. Pilon, quand ce prince avait dix-huit ans, si l'on cherche à reconnaître s'il n'existe pas déjà quelque trace physiognomonique de maladie thoracique, on ne constate rien. Le corps semble un peu voûté; la tête est légèrement inclinée à gauche; l'embonpoint est normal, le visage est ovale, le nez fort et un peu pointu, le sillon naso-labial peu marqué; les buccinateurs sont développés, l'orbiculaire de la lèvre supérieure est proéminent, peut-être à cause de l'exercice violent de ces muscles dans l'action de sonner de la trompe... Les lèvres sont pincées, les cheveux sont courts et assez abondants; le visage est encore imberbe. L'ensemble de la physionomie a quelque chose de lymphatique et l'on éprouve en la contemplant un sentiment glacial tout particulier, sans doute en se rappelant les actes du règne de Charles IX. La tête est large sur les côtés, indice de la destructivité selon les phrénologues, les lèvres pincées comme celles de Robespierre indiquent une cruauté inexorable (1). »

C'est tout ! Le roi semblait donc jouir d'une excellente

(1) CORLIEU : *La Mort des rois de France depuis François I^{er} jusqu'à la Révolution française*, Paris, 1873.

santé à cette époque. Rappelons, pour mémoire, la fameuse saignée faite par Portal, saignée qui fut suivie de symptômes si effrayants et dont Ambroise Paré contribua à arrêter les effets qui, d'ailleurs, n'ont eu aucune influence sur sa santé. C'est à cette cure qu'on attribue généralement l'attachement du roi pour son chirurgien ; mais telle n'est pas l'opinion de Brantôme. Pour lui, l'attachement du prince a une autre source : il prétend que Charles a été affecté d'une maladie vénérienne pour laquelle, au temps de la Saint-Barthélemi, il recevait les soins de Paré et que ce fut l'une des raisons pour lesquelles le chirurgien échappa au massacre.

C'est, d'après les mémoires de Marguerite de Valois, en 1573 que commença la maladie qui conduisit Charles à la tombe. Il tomba malade à Vitry, le 28 septembre. « Il commença à se trouver mal d'une fièvre lente qui croissoit tous les jours, ce qui donna de quoy deviser à toutes sortes de gens, accordans à cette maladie les menées de la Reynemère, pour prolonger le partement du Roy de Poulogne jusques après l'hiver (1). » Le mal fit de rapides progrès : des hémoptysies survinrent. Le roi quitta Vitry pour Saint-Germain, et bientôt, il se fit conduire au faubourg Saint-Honoré, chez le maréchal de Retz, puis de là à Vincennes, et quoiqu'il y menât une vie très calme, les hémoptysies survinrent de temps en temps. Au mois de mai 1574, il garda le lit, en proie à une fièvre continue, à une dyspnée intense ; bientôt « de continueü la fièvre devint tierce, quarte, puis erratique avec frissons (2). »

Le médecin qui le soignait, Jean Mazille, n'y connut

(1) D'AUBIGNÉ : *Op. cit.*

(2) D'AUBIGNÉ : *Op. cit.*

rien. « Tant y a que les médecins y perdirent leur latin, d'autant qu'ils ne purent jamais bien cognoistre sa maladie, car il lui survint une fiebvre erratique qui tantost estoit quarte, tantost continueë, et pensoit M. Mazille, son premier médecin, qu'il se porteroit bien en mieulx, ainsy que la fiebvre diminueroit (1). » Cependant, la fin approchait; le roi la hâta encore par ses imprudences: « Aulcuns ont voulu dire que, durant sa maladie, il s'échappa après la reyne sa femme et s'y eschauffa tant qu'il en abbrégea ses jours... Ce que je n'ay sceu croire (2). » D'après Sauval ce n'est pas avec sa femme, mais avec sa sœur, la reine Margot, que le roi se serait échauffé. L'état du roi inspira, alors, de sérieuses inquiétudes; et Catherine, confiante au début en ce que disaient les médecins, demanda une consultation qui eut lieu le 27 mai. « Dans cette consultation à laquelle prirent part Simon Piètre et Legrand, on établit que la maladie du roi était une simple fièvre tierce, sans aucun danger. Ainsi, ni l'expectoration, ni les hémoptysies, ni la dyspnée, ni les suffocations n'éveillèrent l'attention des consultants sur l'état des organes thoraciques, et pourtant on savait que le roi toussait souvent (3). »

« Le vendredi 28 mai, sur les deux heures après midi, le roy ayant fait appeler Mazille, son premier médecin, et se plaignant de grandes douleurs qu'il souffroit, lui demanda s'il n'estoit pas possible que luy et tant d'autres grands médecins qu'il y avoit en son royaume luy pussent donner quelque allègement en son mal, car je suis, dist-

(1) BRANTÔME : *Op. cit.*

(2) BRANTÔME : *Op. cit.*

(3) CORLIEU : *Op. cit.*

il, horriblement et cruellement tourmenté (1). » Mazille l'exhorta à la patience et à l'espoir en Dieu.

Aucun auteur contemporain, excepté d'Aubigné, ne parle des hémorrhagies cutanées qui précédèrent la mort de Charles. « Si ce phénomène eût existé, comment expliquer le silence des contemporains à ce sujet ? Comment aussi expliquer que les médecins n'eussent vu dans la maladie qu'une fièvre qui devait guérir après une crise ? Comment expliquer les paroles rassurantes du médecin Mazille à la reine mère Catherine ? Et d'ailleurs les hémorrhagies cutanées sont un phénomène trop rare pour ne pas attirer toute l'attention des médecins, et cela d'une façon toute spéciale (2). »

La nuit, quelques rares personnes restaient auprès du roi, parmi lesquelles sa nourrice qu'il aimait beaucoup bien qu'elle fût huguenote. La veille de la mort de Charles, « comme elle se fust mise sur un coffre et commençoit à sommeiller, elle entendit le roy se plaindre, pleurer et soupirer ; elle approcha tout doucement du lit et tirant la custode, le roy commença à luy dire, jetant un grand soupir et larmoyant si fort que les sanglots luy interrompoient la parole : Ah ! ma nourrice ! ma mie ! ma nourrice ! que de sang et de meurtres ! Ah ! que j'ay suivy un meschant conseil ! Oh ! mon Dieu ! pardonne-le moy et me fais miséricorde, s'il te plaist ! je ne sçay où j'en suis, tant ils me rendent perplexe et agité. Que deviendra tout ceci ? que ferai-je ? Je suis perdu et je le vois bien (3). »

(1) L'ESTOILE, *Journal des choses advenues durant le règne de Henry III roy de France et de Pouloque*. Collection des mémoires pour servir à l'histoire de France, par Michaud et Poujoulat, Paris, 1837.

(2) D^r CORLIEU : *Op. cit.*

(3) L'ESTOILE : *Op. cit.*

La nourrice le rassura doucement et le laissa reposer. Le lendemain vers midi, il entra en agonie, et vers trois heures et demie il mourut. « Le jour en suivant, son corps fust ouvert en la présence des magistrats et n'y ayant esté trouvé en dedans aulcune meurtrissure ni tache, cela osta publiquement l'opinion que l'on avoit de la poison (1). » Le procès-verbal de l'autopsie fut rédigé en latin par Guillemeau ; en voici la traduction :

L'an 1574, la veille des calendes de juin, à quatre heures de l'après-midi, fut faite l'ouverture du corps de Charles IX, roi de France, très chrétien.

On aperçut et observa ce qui suit :

Tout le parenchyme du foie se trouve exsangue et desséché, et les extrémités de ses lobes vers leurs parties concaves sont noirâtres.

La vésicule du fiel est vide, affaissée sur elle-même et un peu noirâtre.

La rate est sans altération.

Il en est de même de l'estomac dont le pylore est dans toute son intégrité.

L'intestin colon est teint de jaune, et d'ailleurs, dans tout son état naturel.

L'épiploon est d'une mauvaise couleur, desséché, brisé en partie et sans trace de graisse.

Les deux reins, la vessie et les uretères sont sains.

Le cœur est flasque et comme tabide, le péricarde ne contient pas de sérosité.

Le poumon gauche est tellement adhérent aux côtes jusqu'aux clavicules, qu'on ne peut le détacher sans le rompre et le déchirer ; sa substance est toute pourrie. Dans l'intérieur du parenchyme, il s'est formé une vomique, dont la rupture fournit un amas de pus de très mauvaise odeur, et en telle quantité qu'il regorgeait par la trachée-artère et avait intercepté la respiration, d'où la mort soudaine du monarque.

(1) BRANTÔME : *Op. cit.*

Le poulmon droit est sans adhérences, plus volumineux qu'à l'état normal et rempli dans sa partie supérieure de mucosités écumeuses qui tenaient beaucoup de la purulence.

Le cerveau est parfaitement sain.

Ont signé :

Médecins présents : MAZILLE, VATERRE, Alexis GANDIN, VIGOR, LEFEVRE, S. POUT, PIETRE, BRIGARD, LAFILLE, DURET.

Chirurgiens ayant pratiqué l'embaumement :

PARÉ, d'AMBOISE, DUBOIS, PORTAL, EUSTACHE, DIONNEAU, LAMBERT, COINTRIL, GUILLEMEAU (1).

III

HENRI III

De ces trois derniers rois d'une misérable dynastie auxquels j'ai consacré ce travail, le plus digne d'intérêt est assurément Henri III. Fils préféré de Catherine de Médicis, c'est lui qui avait hérité, au plus haut degré, des vices de sa mère, qui fut le plus dépravé et, à la fois, le plus intelligent et le plus courageux des derniers Valois. Il ne mourut qu'à l'âge de trente-huit ans, et encore, de mort violente. Il était né robuste, mais ses débauches altérèrent sa santé. « Il faisait deux repas par jour, mangeait beaucoup et buvait du gros vin coupé avec trois quarts d'eau. Il avait beaucoup d'embonpoint mais faisait quotidiennement un exercice modéré : il se maintenait en

(1) In CORLIEU : *Op. cit.*

bonne santé (1). » En hiver, il était sujet à des accès de noire mélancolie que voyaient seuls les officiers de sa maison ; il devenait alors intraitable. S'il eût vécu plus longtemps, il serait mort fou, au dire de son premier médecin Miron. Il dormait ordinairement peu, se couchait tard, se levait tôt et travaillait parfois aux affaires de l'Etat.

La conduite de ce prince efféminé a toujours soulevé les réprobations les plus violentes. Sa jeunesse, alors qu'il n'était que duc d'Anjou, ne laissait cependant pas prévoir ce qu'il a été dans la suite. Il avait des qualités brillantes, un esprit vif et pénétrant, un peu trop aisément porté vers l'astuce et l'intrigue. Mais l'histoire ne conserve pas, que je sache, un bien mauvais souvenir de Louis XI qui fut astucieux par excellence. Il avait le respect de la parole donnée ; « si bien que quand il avoit assuré une chose et donné sa parole et sa foy elle estoit inviolable : mais il ne la tint guères bien depuis à l'endroit du pauvre monsieur de Guyze. Voilà comme il se changea (2). »

Tout jeune, sa mère le mit à la tête des armées et il eut l'honneur de Jarnac et de Montcontour, œuvre de ses maréchaux. Il y combattit, du moins, avec courage. La veille de la Saint-Barthélemi, il assista, au Louvre, au conseil nocturne où fut décidé le massacre. L'année suivante, il était devant La Rochelle lorsqu'il apprit son élection au trône de Pologne. Cette couronne, qu'il avait convoitée avec passion, il ne l'accueillit guère qu'avec résignation et ne la porta qu'avec répugnance. Il ne pouvait se décider à quitter la France. Calcul politique,

(1) DE THOU : *Op. cit.*

(2) BRANTÔME : *Op. cit.*

a-t-on dit, Charles IX se mourait ! Non, passion d'amoureux plutôt. Son cœur se brisait à l'idée des'éloigner de sa maîtresse Marie de Clèves ; mais Charles IX le força à partir. Là bas, « il passait des journées entières à s'entretenir avec les jeunes courtisans qui l'avaient suivi des plaisirs de la cour de France, il écrivait des lettres passionnées à la princesse de Condé avec le sang qu'il tirait de son doigt (1). »

Le jour de la délivrance arriva enfin ! Charles était mort. Dès lors, il ne songea qu'au départ, mais pour se dérober à l'attachement gênant des Polonais, il dut s'évader. Son retour à petites journées à travers les pays autrichiens fut marqué par une longue suite de fêtes. C'est au milieu de ces fêtes qu'il prit la syphilis. Cette vie carnavalesque se continua au Louvre. Soif de plaisirs peut-être, mais aussi besoin de s'étourdir ! La première nouvelle qui l'avait accueilli sur la terre de France avait été la mort de la princesse de Condé ; il en demeura inconsolable. Mais, ses regrets, il les manifesta de la façon la plus puérile : pendant quelque temps, il se montra en public, tout couvert de petites têtes de mort brodées sur ses habits, il en avait jusque sur les cordons de ses souliers. C'est alors qu'il s'affilia à l'une des confréries de pénitents ou flagellants, « autrement dit les « battus » parce qu'ils se « battaient », à coups de fouet, le torse et les épaules « pour la rémission de leurs péchés (2). » On a dit que Henri III pensait accroître sa popularité par cette ostentation de bigoterie. Je crois

(1) H. MARTIN : *Op. cit.*

(2) H. MARTIN : *Op. cit.*

plutôt que la mort récente de Marie et la douleur sérieuse et profonde qu'il en ressentait le prédisposaient aux idées et aux images lugubres.

Après ce chagrin de cœur, la mollesse l'emporte désormais sur la passion de la gloire et la « chasse aux dames » fut abandonnée pour jamais. En revanche, il se livra avec frénésie à l'intimité de jeunes gens efféminés comme lui, dont le seul lien fut la communauté des vices. Toutes les qualités du duc d'Anjou s'effacent désormais devant les vices du roi. Chez Henri III « tout était faux, l'esprit, le cœur, le jugement, une méchanceté pateline remplaçait chez lui la frénésie de Charles IX, mais la déraison était presque la même chez les deux frères (1). »

L'histoire garde un pénible souvenir de ces hommes corrompus, connus sous le nom de mignons, auxquels Henri III distribua sa faveur. « Le nom de mignons commença en ce temps (1576) à trotter par la bouche du peuple, auquel ils estoient fort odieux, tant par leurs façons de faire qui estoient badines et hautaines que par leurs fards et accoutrements efféminés et impudiques... Ces beaux mignons portoient leurs cheveux onguets, frisés et refrisés par artifices... et leurs fraises de chemise de toile empesées et longues de demi-pied, de façon qu'à voir leur teste dessus leur fraise, il sembloit que ce fust le chef de saint-Jean dans un plat (2). » La bravoure de ces mignons est pourtant incontestable, mais leur honorabilité était bien maigre. Débauches, processions, duels, sottes bigoteries furent toute leur vie. Ils moururent, du reste, fort jeunes pour la plupart. Quélus et

(1) H. MARTIN: *Op. cit.*

(2) L'ESTOILE : *Op. cit.*

Maugiron, le préféré de Henri III, périrent dans un duel célèbre contre les mignons du duc de Guise. Quélus, après une agonie de trente-trois jours, mourut de dix-neuf blessures. Le roi assista à sa longue agonie «... et ne lui profita la grande faveur du roy... il passa de ce monde dans l'autre, ayant toujours en la bouche ces mots, mesme entre ses derniers soupirs, qu'il jetoit avec grande force et grand regret : Ah ! mon roy ! mon roy ! sans parler autrement de Dieu ny de sa mère. A la vérité, le roy portoit à Maugiron et à luy une merveilleuse amytié, car il les baisa tous deux morts, fit tondre leurs testes et serrer leurs blonds chevenx, osta à Quélus les pendans des aureilles que luy-mesme auparavant luy avoit donnés et attachés de sa propre main (1). » Agrippa d'Aubigné va plus loin : il nous montre Henri « adveillé sur Maugiron mort, la bouche collée entre les deux parties honteuses. »

Deux mois après environ, un autre mignon, de Saint-Mégrin, « beau, riche et de bonne part » mourut assassiné sur les ordres du duc de Guise, le Balafre : il était, paraît-il, l'amant heureux de la duchesse. La mort de ses favoris rendait le roi de plus en plus triste ; il n'osa point les venger, mais il leur fit d'admirables funérailles. Leurs restes furent ensevelis en l'église de Saint-Pol, et sur leurs tombeaux, furent gravés de tendres épitaphes. Un prélat, Arnaud de Sorbin, évêque de Nevers, fut même chargé, le jour de l'inauguration des mausolées, de prononcer l'oraison funèbre des trois mignons. Dans la suite, le peuple détruisit ces scandaleuses sépultures. Telle fut la fin des favoris les plus aimés, des conseillers les plus écoutés de Henri III.

(2) L'ESTOILE : *Op. cit.*

Le peuple voyait toutes ces débauches, et s'il ne s'en indignait pas toujours ouvertement, il ne manquait point de « pasquils » et de vers satiriques pour flétrir la cour et ses sales habitudes.

Saint-Luc, petit qu'il est, commande bravement.

.
Mais Quélus dédaignant si pauvre marchandise
Ne trouve qu'en son cul tout son advancement.

On voit encore, dans les mémoires de P. de l'Estoile, le quatrain suivant qui circula dans le peuple, après la tentative d'assassinat dont Bussy faillit être victime de la part des mignons :

Quélus n'entend pas la manière
De prendre les gens par devant,
S'il eust pris Bussy par derrière,
Il luy eust fourré plus avant.

Voilà de bien transparentes allusions. Le roi se montra cruel pour les auteurs de ces pamphlets quand il put les découvrir, mais il ne se corrigea point, et en somme, lui et sa cour se souciaient bien peu de l'opinion du bon peuple, et nocés, festins et mascarades n'en continuaient pas moins à être leur favorite occupation. C'est après ces débauches que le roi, pris de remords, se livrait à toutes les manifestations extérieures d'un repentir profond, se purifiait, instituait des retraites, se donnait même, parfois, la discipline. Il faut entendre parler d'Aubigné de toutes les simagrées religieuses de ce roi, « le plus bigot prince qui ait esté, il y a trois cents ans, et le plus obéissant à l'Eglise ».

Dégénéré Henry, hypocrite bigot,
Qui aime mieux jouer le roi que le cagot...

Tes prestres par la reüe a grands troupes conduits,
N'ont pourtant pu celer l'ordure de tes nuictz.

.
..... J'oy qu'un roy transy, effraïé du tonnerre,
Se couvre d'une voute et se cache sous terre,
S'embusque de lauriers, fait les cloches sonner;
Son péché, poursuivi, poursuit de l'estonner;
Il use l'eau lustrale, il la boit, la consomme
En clystères infects
.
Le péché de Sodome et le sanglant inceste.
Sont reproches joyeux de nos impures cours.

« L'an présent (1583), en ce mois de mars, le roy institua et érigea une confrérie, qu'il fit nommer des pénitents, dans laquelle luy et ses mignons se firent confrères (1). » Quelques-uns des hauts membres de cette confrérie étaient de bien curieux personnages, c'était « frère Edmond Auger, jésuite (bateleur de son premier métier, dont il avoit tous les traits et façons) avec un nommé du Peirat, lyonnais chassé et fugitif de Lyon pour crime d'athéisme et sodomie (2) ».

Quelque étranges qu'aient été les amours de Henri III, on trouve, cependant, dans sa vie, quelques aventures de femmes, mais elles sont antérieures à son avènement au trône. Après la mort de la princesse de Condé, ainsi qu'il a été dit plus haut, il renonça aux femmes pour toujours. On lit dans Brantôme qu'une dame, ayant entendu parler du jeune vainqueur de Jarnac, voulut le voir de près : « Il la reçoit avec tous les honneurs et respects du monde, ainsy qu'il devoit à une grande, belle et magna-

(1) L'ESTOILE : *Op. cit.*

(2) L'ESTOILE : *Op. cit.*

nime princesse, et trop, comme dit l'autre..... De tels respects engendrèrent pareils dépit et mécontentements.» D'après cela, on pourrait croire que, déjà, Henri ne se souciait pas des femmes. Il n'en est rien. Si en cette circonstance, il se montra poli seulement, c'est qu'il aimait ailleurs. « J'ai cogneu d'autres fois un très grand prince souverain lequel, ayant gardé une maîtresse (Renée de Rieux, dite la belle Châteauneuf) des plus belles de la cour, l'espace de trois ans, au bout desquels luy fallut faire un voyage pour quelque conquête, avant que d'y aller devint très amoureux d'une belle et honneste princesse (Marie de Condé) s'il en fut onc : et pour luy montrer qu'il avoit quitté son ancienne maîtresse pour elle, et la vouloit du tout honorer et servir, sans plus se soucier de la mémoire de l'autre, luy donna, avant de partir, toutes les faveurs, joyaux, bagues, pourtraits, braccellets, que l'ancienne lui avoit donnez (1) ».

Plus tard, « sachant qu'elle (Marie) devait espouser un prince (de Condé) qui lui avoit faict desplaisir, et troublé l'estat de son frère, la despucella et en jouit bravement, et puis, dans deux mois fut livrée au dict prince, pour pucelle prétendue et pour femme (2). » Ce même prince de Condé, après la mort de Marie de Clèves, se maria avec Charlotte-Catherine de la Trémouille. Henri III, s'il faut en croire les auteurs du temps, se vengea encore sur la femme des turbulences du mari. Il était roi, à cette époque, mais l'aventure qui suit n'est, en somme, qu'une vengeance. « J'ai cogneu un grand prince, lequel, ayant reçu quelques traits de rébellion par un

(1) BRANTÔME : *Op. cit.*

(2) BRANTÔME : *Op. cit.*

sien sujet, grand seigneur....; sa femme estant venue à la cour pour solliciter les affaires de son mary, le prince luy donna une assignation pour en conférer, un jour dans un jardin et une chambre là auprès, mais ce fust pour luy parler d'amour..... et ne se contenta de la repasser, mais à d'autres la prostitua, jusqu'aux valets de chambre (1). » De si discourtoises manières déplaisaient fort aux dames de la cour : elles prirent le roi en haine, surtout à cause des étranges amours dont elles le soupçonnaient. S'il faut en croire certains auteurs, Henri III aurait commis des actions d'une méchanceté inouïe, et, son cabinet aurait été le théâtre de viols hideux. Sa lâche complicité dans l'assassinat d'une femme, Mme de Villequier, inspira une grande horreur. Cette dame « avoit mesdit de Sa Majesté en pleine compagnie. »

Des goûts d'art et de littérature surnageaient de ce chaos immonde. Henri III honorait Ronsard et favorisait Desportes ; mais Néron n'était-il pas artiste ?

Enfin, Henri III nourrissait une haine profonde pour tous les membres de sa famille. Il n'aima jamais sa mère : il en subit le joug, il détestait Charles IX, qui le lui rendait bien, mais il haïssait son frère d'Alençon par-dessus tout. En veut-on un exemple ? Vers la fin de mai 1575, Henri, attaqué d'un violent mal d'oreille, s'était cru empoisonné par Alençon, et, voulant assurer sa vengeance avant de mourir, il avait exhorté le roi de Navarre à tuer Alençon afin de se faire roi de France après lui. La reine Marguerite subissait aussi la haine du roi. Un jour, en présence de toute sa cour, Henri accabla sa sœur d'injures, lui nomma tous ses amants, et l'accusa

(1) BRANTÔME : *Op. cit.*

même d'avoir eu un enfant d'un certain Harlay de Champvallon. On prétendit que Henri III ne maltraitait Marguerite que par jalousie et que lui et son frère avaient été rivaux auprès de leur sœur.

Lorsqu'il n'employait pas son temps en débauches ou en cruautés, le roi le passait en futilités. Son occupation la plus sérieuse était d'étudier la grammaire latine. Il aimait à découper des images, et, à un moment donné, on le vit même aller dans les rues de Paris, un bilboquet à la main « et s'en jouoit comme font les petits enfants (1). »

Il donnait, par fois, des banquets où l'impudeur rivalisait avec l'indécence. « Les dames les plus belles et honnestes de la cour firent le service des banquets, tantost habillées en hommes, tantost à moitié nues, et les cheveux espars comme espousées (2). » Ces excès altérèrent fortement la santé du roi. On commençait à croire, dans son entourage, que, rongé de maladies honteuses, il n'aurait jamais d'enfants, qu'il mourrait même avant longtemps. Le poignard d'un assassin précipita sa mort : le mardi 1^{er} août 1589, un moine le tua à Saint-Cloud. Les chirurgiens posèrent un premier appareil et firent prendre un remède au roi. La blessure siégeait à l'abdomen, et comme il n'y eut qu'une faible quantité de sang visiblement perdue, on pensa que la faiblesse, dans laquelle Henri était tombé, n'était qu'une syncope, que l'intestin n'était pas lésé, que la blessure enfin n'était pas mortelle. « Le coup avait été porté au matin; la journée se passa dans une grande faiblesse. Le soir, fièvre très forte, avec syncopes fréquentes, nausées, soif vive, douleurs

(1) L'ESTOILE : *Op. cit.*

(2) L'ESTOILE : *Op. cit.*

violentes, qui se terminèrent par la mort dans la nuit du mardi au mercredi, vers trois heures du matin (1). »

L'autopsie fut faite :

« Nous soussignez, conseillers, médecins et chirurgiens ordinaires du roy, certifions que le jour d'hier, mercredi, 2 de ce présent mois d'aoust 1589, environ les dix heures de nuict, suivant l'ordonnance de M. le grand prévost de France, nous avons veu et fidèlement visité le corps mort du défunt, de très heureuse mémoire et très chrestienne, Henry III, vivant roy de France et de Poulogne ; lequel estoit décédé le mesme jour environ, de trois heures après minuict, à cause de la playe qu'il receut de la pointe d'un couteau au ventre inférieur, au-dessous du nombril, partie dextre, le mardy précédent, sur les huit ou neuf heures du matin, et, à raison des accidens qui survinrent à S. M. très chrestienne tost après icelle playe receue, de laquelle et accidens sus dits, nous avons fait plus ample rapport à justice.

« Et, pour avoir plus ample cognoissance de la dite playe et des parties inférieures offensées, nous avons fait ouverture du dit ventre inférieur avec la poitrine et teste. Après diligente visitation de toutes les parties contenues au ventre inférieur, nous avons trouvé une portion de l'intestin grêle nommé iléon, percé d'outre en outre, selon la largeur du couteau, de la grandeur d'un pied, qui nous a esté représenté saigneux plus de quatre doigts, revenant à l'endroit de la playe extérieure et profondant plus avant, ayant vuïdé une très grande quantité de sang, espandu par cette capacité, avec gros thrombus ou caillot de sang : nous avons aussy veu le mésentère percé en deux divers lieux avec incision des veines et artères.

« Toutes les parties nobles, les naturelles et animales, contenues en la poitrine, bien disposées et, suivant l'âge, bien tempérées et sans aulcune lésion, ni vice, excepté que toutes les susdites parties (comme aussy les veines et artères tant

(1) In CORLIEU : *Op. cit.*

grandes que petites) estoient exsangues et vuides de sang, lequel estoit très abondamment sorti hors par ces playes internes, principalement du mésentère, et retenu dedans la dite capacité comme en un lieu estrange et contre nature : à raison de quoy, la mort de nécessité, et en l'espace d'environ dix-huit heures, est advenue à S. M. très chrestienne, estant précédée de très fréquentes faiblesses et douleurs extrêmes, suffocations, nausées, fiebvre continue, altération, soif inaltérable avec très grandes inquiétudes ; lesquelles indispositions commencèrent un peu aprez le coup donné, et continuèrent, ordinairement, jusqu'au parfait et final syncope de la mort, laquelle pour les raisons et accidens sus dits, quelque diligence qu'on y eust pu apporter, estoit inévitable. »

« Fait sous nos seings manuels au camp de Saint-Cloud près Paris, le jeudy matin 3 d'aoust 1589. »

Les médecins qui ont assisté :

Signé :

LEFEVRE, DORTOMAN, RÉGNARD, HÉROARD,

Les chirurgiens qui l'ont embaumé :

Signé :

PORTAIL, LAVERNEAU, D'AMBOISE, VAUDELON, LEGENDRE (1)

(1) In CORLIEU : *Op. cit.*

DEUXIÈME PARTIE

I

En entreprenant ce travail, j'avais le désir de démontrer que François II, Charles IX et Henri III ne méritaient ni blâme ni reproches, mais avaient droit plutôt à notre pitié, parce qu'ils ne sont que des victimes d'une loi fatale qui les vouait à la dégénérescence. Et, par dégénérescence, je ne veux pas dire débilité mentale. Les imbéciles, les débiles mentaux, rentrent bien dans la classe des dégénérés ; mais on trouve, dans cette classe, des hommes à intelligence normale, et même supérieure ; c'est l'état de déséquilibre des facultés mentales qui est un criterium de dégénérescence intellectuelle, et non l'imperfection en bloc de leur développement. Eh bien, en parcourant l'histoire, j'ai pu voir que chaque race royale, après avoir présenté de grands politiques, de sages administrateurs, de brillants capitaines, ou de profonds penseurs, finissait par des princes obscurs, sans vertus mais non pas sans vices, le plus souvent.

La famille des Césars à Rome, montée sur le trône avec Auguste, s'éteint avec Néron, ce débauché fameux, cruel, incestueux, ne laissant qu'une seule fille, qui meurt au berceau.

Et, cependant, il n'y a aucun antécédent pathologique dans cette famille, point d'anomalies physiques ou psychiques, car Suétone, qui n'oublie jamais de mentionner ce qui touche à ces familles, n'eût pas manqué de le noter. Et dès la deuxième génération, nous voyons pourtant la débauche et l'impudicité s'installer avec Julie. Puis la famille passe par l'imbécillité, l'épilepsie, les névropathies, l'inceste, le parricide, le fraticide, la férocité la plus sanguinaire, la stérilité, la mort prématurée, l'assassinat, l'empoisonnement et le suicide.

En France, toutes nos races royales ont dégénéré. Nous avons eu, autrefois, une dynastie dont les rois s'appelaient fainéants. L'épithète dispense de tout commentaire. Les Capétiens sont venus au trône avec Hugues Capet, et, après avoir eu un moment de grandeur avec Philippe-Auguste et Saint-Louis, ils s'éteignent avec Louis X, Philippe V et Charles IV. Les trois frères se succèdent au pouvoir, aucun ne peut continuer sa race. La branche des Valois est alors appelée au trône. Elle commence avec Philippe VI, pour s'éteindre avec Louis XI et Charles VIII; et si Charles V a mérité le surnom de Sage, Charles VI est un malheureux fou, dont le successeur Charles VII passa son temps à lutter contre son fils Louis XI, laissant à d'autres le soin de chasser les Anglais de son pays. La race finit avec Charles VIII, prince faible d'esprit, fantasque et romanesque, qui rêva d'imiter les héros de Plutarque et ne fut jamais qu'une médiocrité. Une autre branche est appelée à régner : elle commence et finit avec Louis XII et la couronne passe à François I^{er} ; je n'insiste pas, ici, sur cette race puisque j'en fais une étude spéciale. Veut-on avoir quelques détails sur les Bourbons ? Ils com-

mencent à Henri IV ; certes, ils eurent de beaux jours avec Henri IV et Louis XIV ; mais après ? Louis, le grand Dauphin, le fils de Louis XIV, « était sans lumières, ni connaissances quelconques, radicalement incapable d'en acquérir, très paresseux, sans choix, sans discernement... ; opiniâtre et petit en tout à l'excès, absorbé dans sa graisse et dans ses ténèbres (1). » Inutile de parler de tous les descendants de Louis XIV. Je m'arrête à Louis XV. Il était fils du duc de Bourgogne et petit-fils du grand Dauphin. On connaît le caractère crapuleux et les débauches ignobles de ce roi, son insouciance des intérêts de son pays qu'il sacrifiait aux caprices de ses maîtresses, sa sécheresse de cœur, son insensibilité aux malheurs, à la maladie et à la mort de ses proches. Il détestait son fils et s'il aimait ses filles d'un amour incestueux, il n'avait guère d'attachement pour elles. Il s'amusait à les griser, à leur faire suivre, jeunes filles délicates et malades, ses chasses, assister à ses orgies, passer des nuits blanches à table, même quand elles étaient malades. A quoi bon parler de Louis XVI ?

Si, maintenant, je jette les yeux sur l'histoire d'Angleterre, je vois qu'en l'espace de quatre siècles, depuis Edouard II, monté sur le trône en 1307, jusqu'à Georges I^{er} de Hanovre, six dynasties se sont succédé au pouvoir : les Plantagenets, les Lancastres, les Yorks, les Tudors, les Stuarts et les Oranges. Avec Edouard III, s'éteint la branche aînée des Plantagenets. La maison de Lancastre s'éteint après avoir régné sur l'Angleterre pendant quatre-vingts ans à peine, après avoir passé par l'épilepsie

(1) SAINT-SIMON : *Mémoires complets et authentiques sur le siècle de Louis XIV et la Régence*, p. p. Chéruel, Paris, Hachette, 1858.

(Henri IV), la débauche (Henri V), l'imbécillité (Henri VI), la folie (Henri IV et Henri VI), la mort prématurée et, enfin, la stérilité. La maison d'York s'éteint dans le crime et, chez elle, la personnalité de Richard III, bossu, boiteux et paralysé d'un bras indique nettement le caractère névropathique de la scélératesse des Yorks. La dynastie des Tudors qui ne se rattache que de loin par les femmes à la famille royale des Plantagenets est, cependant à peine montée au trône, durement frappée dès la première génération : je parle de Henri VIII, ce personnage cruel, sanguinaire, lascif, dévot, cupide, entêté et versatile qui se maria six fois, fit décapiter deux de ses femmes pour en épouser d'autres et n'eut, cependant, que trois enfants qui ne purent continuer la dynastie. Les Stuarts montent enfin sur le trône et ne sont pas plus heureux que les précédents : une fille de cette maison porte la dégénérescence dans la maison d'Orange.

La maison d'Autriche nous offre encore un curieux exemple. Charles-Quint, certes, fut un grand homme; malgré sa juste renommée, il était bègue, épileptique. Tant de grandeur n'excluait donc pas un commencement de dégénérescence; mais c'est surtout chez son fils qu'elle se manifeste, le roi Philippe II. Philippe III et Charles II, les derniers représentants de la race, sans vigueur, sans intelligence, sans courage, s'éteignent dans l'oubli et dans la décrépitude en pleine jeunesse. L'Espagne, à bout de rois, s'adresse alors à la France qui lui envoie un rejeton dégénéré de Louis XIV, indolent, apathique, à demi imbécile, qui aima ses femmes d'un amour acharné et bestial, sa dévotion excessive lui défendant les maîtresses.

Mais la stérilité, la dégénérescence, l'extinction de la

race ne constituent pas un avenir uniquement réservé aux dynasties souveraines. Toutes les classes privilégiées partagent le même sort. Elles sont constamment en voie de dégénérescence, et les aristocraties de tous les pays, de tous les âges ne se maintiennent que par l'anoblissement des roturiers. A Rome, les familles patriciennes disparaissaient avec une rapidité décourageante, malgré les lois sévères d'Auguste contre les célibataires et les privilèges accordés aux pères de familles par ses successeurs. Mais la roture elle-même de Rome constituait encore une vaste aristocratie dans le grand Empire : or, cette plèbe diminuait de jour en jour et Rome et l'Italie se peuplaient de plus en plus d'étrangers ; un jour vint où les Gaulois eurent leurs représentants au Sénat. Des Barbares portaient la toge.

« Les Spartiates n'étaient pas un peuple : c'était la classe privilégiée, la noblesse de la Laconie. Après Lycurgue, neuf mille Spartiates prenaient part aux Syssities ; ils étaient huit mille en 480, six mille en 420, deux mille après Leucrès en 371, mille au temps d'Aristote ; et sous Agis IV, en 230, il n'en restait que sept cents, dont cent seulement pouvaient prendre part aux tables communes ; et du temps de Xénophon, sur quatre mille personnes assemblées sur la place publique, il n'y avait que quarante Spartiates, les deux rois, les éphores et le sénat compris (1). »

On a dit que si les dynasties et les aristocraties dégénéraient, c'était l'alcoolisme et la débauche qu'il fallait incriminer. Mais pourquoi les aristocraties seraient-elles

(2) P. JACOB : *Etude sur la sélection dans ses rapports avec l'hérédité chez l'homme*, Paris, 1881.

plus prédisposées à ces excès ? Parce qu'elles peuvent se les procurer plus facilement. Non. L'ivrognerie et la débauche sont à la portée de toutes les bourses ; et si l'aristocratie anglaise boit beaucoup et dégénère, les misérables populations irlandaises boivent peut-être plus, et cependant pullulent comme des lapins. Donc, si les excès ne sont pas plus grands chez les privilégiés que chez les misérables, et si les uns dégénèrent et pas les autres, il faut admettre que la vitalité des premiers est plus faible. L'aristocratie anglaise abuse des plaisirs de la table et elle s'éteint, mais la noblesse italienne généralement sobre s'éteint également ; la noblesse romaine s'éteignait dès ses premiers âges, malgré ses vertus domestiques ; les pairs de Sparte menaient une vie chaste, sobre et simple, et cependant s'éteignaient avec une effroyable rapidité. On a parlé aussi des mariages consanguins. Or, ces mariages ne sont pas plus fréquents dans l'aristocratie que dans les autres classes de la société. A Rome, où ces unions étaient quelque chose d'inouï, l'aristocratie s'éteignait régulièrement et rapidement.

« La dégénérescence et la stérilité qui n'est qu'une de ses manifestations, l'extinction des races privilégiées ne sont que le résultat immédiat et direct de leur position exclusive, en vertu de laquelle ces familles s'unissent entre elles, et, sans faire précisément des mariages consanguins, choisissent les conjoints toujours dans le même milieu social, élevés identiquement, ayant subies mêmes influences, vivant de la même vie, coulés dans le même moule : ce qui fait que l'élément névropathique, né sous l'influence de troubles fonctionnels de la vie intellectuelle et affective, se développe avec une grande rapidité et ar-

rive vite à sa plus haute puissance. Aussi, voyons-nous les familles épuisées en voie de dégénérescence reflleurir par suite d'une union en dehors de leurs castes (1). » La dégénérescence n'est, en somme, que la conséquence de notre évolution. L'homme naît, croît et meurt ; les races aussi, les peuples, les villes : tout dégénère, parce que tout évolue.

« Les grands peuples de l'antiquité, initiateurs du progrès, les villes célèbres, foyers des premières civilisations, ont péri complètement ; la noblesse guerrière de Ninive ; le clergé savant de Babylone, de Borsippe ; la bourgeoisie intelligente et civilisée de Thèbes aux cent portes, de Memphis ont disparu complètement de la face de la terre. Le fellah, qui cultive le champ de cotonniers, n'est pas le descendant dégénéré de quelque gouverneur de Rome, de quelque pontife du lumineux Râ, c'est l'arrière-neveu de quelque batelier du Nil, de quelque ouvrier des carrières des monts Albâtres.... « Le grand Patrocle n'est plus et le méprisable Thersitès vit encore (2). »

Renan a dit que chaque homme de génie, de talent est un capital accumulé de plusieurs générations. Or, le capital, une fois personnifié en un homme, est perdu pour l'humanité ; et ce qui restera de ce grand homme sera folie, misère, dégénérescence de la postérité qui disparaîtra bientôt, après avoir porté, elle-même, la dégénérescence et la mort dans les familles auxquelles elle s'allie. Ceci explique le cycle des nations, comme celui des familles. Les causes de la ruine des unes et des autres

(1) JACOBI : *Op. cit.*

(2) JACOBI : *Op. cit.*

doivent être recherchées le plus souvent dans l'hérédité. « C'est par l'accumulation de l'hérédité perpétuée pendant plusieurs générations que finissent toutes les races royales (1). » Personne ne ressemble à une autre personne ; chacun a son caractère et sa destinée. D'où vient cette dissemblance ? De l'hérédité. L'hérédité fait à chacun une destinée particulière. Chacun de nous est la conséquence organique nécessaire de certains antécédents organiques et il est impossible d'échapper à la tyrannie de son organisation. « La destinée, terrible et inexorable, qui joue un si grand rôle dans les tragédies grecques, contre laquelle les héros luttent constamment, tout en sachant que leur lutte est inutile, était le résultat d'une perception instinctive de la loi d'après laquelle les fautes du père retombent sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération. Au fond de son cœur, chaque être est persuadé que, de toute éternité, il a été prédisposé à être ce qu'il est. C'était un proverbe en Israël que : lorsque les pères avaient mangé des raisins verts, les enfants avaient les dents agacées (2). »

Quels étaient donc les antécédents de famille des derniers Valois ? Fils de Henri II et de Catherine, ils descendaient de François I^{er}, d'une part, et de la branche des Médicis, de l'autre. Or, François I^{er}, le restaurateur des lettres, le fondateur du collège de France, le protecteur de Léonard de Vinci, mourut de la vérole. Ecoutez Brantôme : « Le roy François ayma fort aussy et trop. Caresant, jeune et libre sans différence, il embrassoit qui

(1) DÉJÉRINE : *L'hérédité dans les maladies du système nerveux*. Thèse d'agrégation, Paris, 1886.

(2) MAUDSLEY : *La Pathologie de l'esprit*, traduit de l'anglais par le Dr Germont, Paris, 1883.

l'une, qui l'autre, comme de ce temps, tel n'estoit pas galand qui ne fust putassier par tout indifféremment : dont il en prist la grande vérole, qui lui advança ses jours et ne mourut guère vieulx, car il n'avoit que cinquante-sept ans, ce qui n'estoit rien. » De qui François I^{er} tenait-il la vérole ? Peu nous importe. Les uns disent que ce fut de la femme d'un avocat, les autres d'une marchande de fer ; le fait important est que cette vérole était postérieure à la naissance de Henri II. En effet, voici ce qu'écrivit Varillas, historiographe de Gaston, duc d'Orléans. « Deux célèbres événements terminèrent l'année 1538. L'un fust la longue maladie du roy dans Compiègne, causée par un ulcère aux parties que la pudeur défend de nommer. Sa Majesté en guérit alors, mais elle en mourut neuf ans après (1). » Henri II était né le 31 mars 1518, c'est-à-dire vingt ans avant que son père prenne la vérole. Du reste, Henri II n'avait point l'allure d'un syphilitique héréditaire. Il était grand, robuste, et ne mourut qu'à l'âge de quarante ans, et encore de mort violente. En lui commence pourtant la dégénérescence. Il ne tenait guère de son père que sous le rapport des qualités physiques. « C'était *un prince de belle prestance et honneste accueil*, adroit, dispos, le plus habile écuyer, le plus rapide coureur, le plus agile sauteur de sa cour, les facultés du corps semblaient s'être développés, chez lui, aux dépens des facultés intellectuelles. Aussi indolent d'esprit qu'actif de corps, il redoutait sur toute chose d'être obligé de penser par lui-même ; ses beaux traits sans expression, son œil terne et sans éclairs révélaient cette absence de force compréhensive et de volonté propre. Il avait « un naturel de soy-mesme fort

(1) In CHÉREAU : *Les médecins de François I^{er}, Union médicale*, 1868.

« débonnaire et tant plus aisé à tromper, de sorte qu'il ne
« voyoit et ne jugeoit que par les oreilles et advis de ceux
« qui le possédoient. » Sa faveur n'était pas sujette aux dan-
gereux retours si fréquents dans la faveur des rois, il avait
dans ses affections une constance qui pouvait procéder
également de la bonté de son cœur et de la paresse de son
esprit, esclave de l'habitude (1). »

Voilà bien les marques d'une décadence précoce ; je
n'ajouterai qu'un mot : Henri II était hypospade, c'était
une infirmité dont lui-même riait avec ses courtisans.

Catherine de Médicis était issue d'une famille qui avait
eu ses beaux jours ; mais déjà la dégénérescence s'y était
installée depuis quelque temps. L'arrivée au pouvoir des
Médicis commence à Jean, né en 1366, mort en 1428.
Gonfalonier de Florence, il fit beaucoup de bien à son pays
et fut surnommé le Père des pauvres ; il eut deux fils,
Cosimo et Laurent. Cosimo, dit l'Ancien ou le Père de la
patrie, fut gonfalonier après son père ; ce fut un homme
intelligent, un protecteur éclairé des sciences et des lettres ;
il eut de sa femme, la comtesse Bardi de Vernio, deux
fils : Pierre et Jean. Pierre I^{er}, maladif, goutteux, mourut
à cinquante-trois ans. De Lucrezia Tornabuoni, sa femme,
il eut deux fils et deux filles. Ce sont : 1^o Bianca, mariée à
Guillaume Pazzi dont elle eut Cosimo Pazzi, archevêque
d'Arezzo puis de Florence, et Alessandro, poète médiocre ;
2^o Nannina, mariée à Bernardo Rucellai ; 3^o Laurent le
Magnifique, dit le Père des Muses ; 4^o Julien I^{er}. Ce Laurent
le Magnifique fut d'une rare éloquence et d'un grand
talent militaire, aima les lettres, fut quelque peu poète. Il
était lié avec Pic de la Mirandole et Michel-Ange. La

(1) H. MARTIN : *Op. cit.*

goutte et des douleurs gastriques le vieillirent prématurément. Il fut marié deux fois : d'abord avec Philippine, bâtarde de Savoie, fille de Philippe II Sans-Terre, duc de Savoie : pas d'enfants de cette alliance ; ensuite, avec Clarisse Orsini, fille de Latinus, seigneur de Laurentane. Il en eut : Pierre II ; Jean, cardinal, puis pape sous le nom de Léon X, caractère névropathique ; Julien, duc de Nemours, faible et maladif, ne laisse qu'un bâtard, Hippolyte de Médicis, cardinal, caractère éminemment névropathique ; enfin deux filles. Pierre II, fils aîné de Laurent et de Clarisse, fut un prince d'une grande incapacité, il fut chassé de ses états et par trois fois il essaya de ressaisir le pouvoir, mais en vain. Marié à Alphonsine Orsini, il en eut Laurent. Ce prince incapable, méchant et hautain se rendit bientôt odieux à son peuple. Une vie de débauches et des excès de toutes sortes abrégèrent ses jours. C'était le père de Catherine de Médicis.

Dans cette famille nous voyons alterner des esprits brillants, de hautes intelligences, des talents hors ligne avec des nullités complètes, de notoires incapacités. Catherine était d'une intelligence supérieure. Elle présente cette particularité affective à laquelle un aliéniste français avait donné le nom si expressif d'idiotie morale. Tolérante en religion, elle est fanatique en politique ; ambitieuse jusqu'à la passion, jusqu'au crime, elle sait, se pliant aux circonstances, attendre vingt-cinq longues années dans le silence et l'obscurité. Pure elle-même, elle encourageait la débauche, le vice et la corruption chez les autres, pour s'en servir et jusque chez ses propres enfants pour les gouverner. Nous trouvons, chez elle, les mêmes contrastes sous le rapport somatique. Faible, malade et scrofuleuse,

elle vient jusqu'à soixante-dix ans ; après dix ans de stérilité, elle eut dix enfants qui sont la meilleure preuve de la dégénérescence de Médicis.

Lorsque Catherine se maria, elle avait quatorze ans ; elle était belle de cette beauté italienne qui, à la pureté des traits, à la blancheur mate¹ du teint, joint la mobilité, la vie, l'expression, presque la fascination. Cependant elle ne plut pas au roi, elle n'était pas nubile. Tous les témoignages du temps rapportent qu'elle eut ses menstrues fort tard. Le père hypospade, la mère réglée tardivement : ce sont deux marques physiques de dégénérescence. « Des anomalies assez caractéristiques sont celles qui affectent l'appareil génito-urinaire... Je me bornerai à signaler la grande fréquence des phimosis, les hypospadias, la descente tardive des testicules ; chez la femme des anomalies diverses, imperforation et cloisonnement du vagin, troubles de la menstruation. » Le même auteur dit plus loin : « Une époque difficile à traverser pour eux est la puberté qui peut être tardive (1). » Catherine resta dix années stérile. Le roi désespérait d'en avoir des enfants lorsque le conseil lui fut donné d'essayer si, au moment des règles, la reine pourrait être fécondée. Le conseil était bon, Catherine devint grosse. Or, « certains troubles psychiques passagers peuvent, lorsqu'ils existent au moment de la conception, déterminer chez le produit un état névropathique (2). »

Mais il est facile de voir, pendant les règles, le caractère de la femme changer ; elle devient maussade, sombre, elle gémit, pleure pour la moindre contrariété, elle est enfin très ennuyée et surtout parfaitement ennuyeuse.

(1) DÉJÉRINE : *Op. cit.*

(2) FÉRÉ : *La Famille névropathique. Archives de Neurologie*, 1887.

Tous les mois la femme est en instance de folie a dit Michelet. « L'influence de l'état psychique des parents, au moment de la conception, sur celui de leurs enfants avait frappé les esprits avant que les médecins s'en fussent occupés. Hésiode prescrivait de s'abstenir du coït au retour des cérémonies funèbres, de crainte d'engendrer des enfants mélancoliques. Erasme fait dire à sa Folie : Je ne suis point le fruit d'un ennuyeux devoir conjugal. Tristan Shandy attribue les fâcheuses particularités de son caractère à une question faite par sa mère dans un moment très inopportun. Un des enfants adultérins de Louis XIV, conçu pendant une crise de larmes et de remords de Madame de Montespan, que les cérémonies du Jubilé avaient émue, conserva toute sa vie un caractère qui le fit nommer l'enfant du Jubilé (1). »

Serait-il possible de nier que le devoir conjugal fût ennuyeux à Henri II, dans les conditions où il était obligé de le pratiquer ? Au commencement de ce travail, j'ai montré le rôle que les contemporains donnaient à la tardive puberté de Catherine dans la maladie de François II. Une tendance exagérée au développement du tissu graisseux est encore considérée comme un stigmate de dégénérescence. Or, dans une lettre en date du 13 août 1552 et adressée à Madame d'Humyères, Catherine dit : « Mes enfans sont plutoust mallades d'estre trop gras que meigres. »

Des trois fils rois de Catherine, l'un mourut à fleur de jeunesse, arrêté dans son essor physique et intellectuel. Des suivants, l'un est à moitié fou, l'autre commet des aberrations sexuelles extraordinaires. Mais si les derniers

(1) FÉRÉ : *Op. cit.*

Valois étaient des dégénérés, ils appartenait à cette classe que Magnan a appelée des dégénérés supérieurs. Ces malades, favorisés en somme, peuvent acquérir une instruction étendue, présenter des aptitudes particulières vraiment remarquables ; cependant, à côté de ces facultés brillantes, il y a des lacunes, des vides produisant cette déséquilibration intellectuelle, caractéristique de l'état héréditaire.

« Parmi les facultés intellectuelles, dit Déjerine, la volonté surtout est affaiblie, et qui ne connaît les irrésolutions continuelles à propos de déterminations futiles, les obsessions si pénibles, les impressions préjudiciables, la timidité véritablement morbide, les peurs enfantines qui souvent font le désespoir de ces malheureux qui ne peuvent les vaincre ? Enfin, l'on peut dire que, d'une façon presque constante, c'est le côté affectif qui est le plus atteint, et, il n'est pas de troubles du caractère, du sentiment, qu'on ne puisse alors observer (1). »

II

Dans quelques pages qui précèdent, j'ai parlé suffisamment de François II. La dégénérescence morale, qui le frappait comme ses autres frères, fut compliquée chez lui d'une lésion organique. Sa santé fut toujours faible ; mais cette débilité n'était point le fait de l'hérédité. Ses frères

(1) DÉJERINE : *Op. cit.*

étaient grands et robustes. On ne doit pas, en somme, considérer comme malingre le fils d'un homme qui mourut d'un accident, à quarante ans, et d'une mère qui, après une vie de chagrins, de soucis et de remords, mourut à soixante-neuf ans. Il n'était pas né frêle, ce dauphin que les ambassadeurs vénitiens jugeaient grand pour son âge ; mais son affection le tenait à demi asphyxié.

L'amygdale hypertrophiée empêche la respiration par le nez ; et avec la respiration par la bouche, voici venir les angines à répétition, la laryngo-trachéite, la bronchite. Les fosses nasales ne sont plus balayées par un courant d'air salubre ; des mucosités vont s'accumuler sur cette amygdale, elles ne pourront être chassées. Elles vont alors glisser peu à peu et silencieusement dans le pharynx. Or, les enfants ne crachent pas : les voici bientôt dans l'estomac. Cette morve, toute grouillante de microbes, quelle admirable cause d'auto-intoxication ! Et voici expliquée l'odeur mauvaise de l'haleine du pauvre sire, ces flux de ventre dont se plaignait amèrement Henri II ; expliquées aussi les vilaines rougeurs qui maculaient le visage de François, rougeurs si fréquentes dans les mauvais états gastriques et symptomatiques d'une intoxication intestinale. Les angines vont hypertrophier les ganglions du cou ; la voix sera nasonnée par obstruction du nez, l'ouïe deviendra dure, soit par obstruction mécanique, soit par propagation de l'inflammation à la trompe d'Eustache. Et le malade aura des douleurs d'oreille, percevra des bruits insupportables ; puis, pour clore une si triste évolution, viendront la suppuration, la méningite, l'encéphalite et enfin... la mort.

Une maladie, causée d'angines, de bronchites, d'entérites,

d'otites, qui provoque un état voisin de l'asphyxie, ne peut-elle enrayer le développement de l'enfant le plus vigoureux ? Ce n'est pas fini ; certains sens vont être touchés. L'odorat, l'ouïe sont gravement atteints. Or nos sens sont éducateurs. Et s'il est vrai que : « *Nihil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu, nisi intellectus ipse* » quelles immenses lacunes dans ce cerveau royal ? Il était sournois, triste, méfiant ; or, un sourd, ou du moins, un malade dur d'oreille qui voit parler autour de lui, n'est-il pas toujours porté à croire qu'on le tourne en dérision ? Alors, c'est une vague inquiétude continuelle, une hypochondrie croissante. Enfin, la puberté fut chez lui très longue à venir. Incriminerons-nous ici l'hypertrophie de l'amygdale, ou bien l'influence héréditaire qui le vouait infailliblement à la dégénérescence, lors même que sa maladie ne s'en fût pas chargé ? D'après ce qui a été dit plus haut, je vois ici plutôt un des nombreux stigmates qui révèlent la dégénérescence. Ce roy « sans vices et sans vertus » nous apparaît maintenant, sous son vrai jour. C'était un héréditaire dégénéré, qui avait, en plus, une maladie qui le déprima, enraya son développement, le mina et finit par le tuer.

III

Charles IX mourut d'une maladie bien voisine de celle de son frère aîné ; il était tuberculeux pulmonaire. L'autopsie que j'ai rapportée ne fait point de doute à ce sujet.

Or, scrofule, tuberculose sont considérées comme bien fréquentes chez les psychopathes. « Aliénés, idiots, scrofuloux, rachitiques, en vertu de leur commune origine, de certains caractères physiques et moraux, doivent être considérés comme les enfants d'une même famille, les rameaux divers d'un même tronc (1). » Esquirol avait remarqué la fréquence de la phthisie chez les aliénés. Pouvons-nous nous expliquer les bizarreries du caractère de Charles IX, ces colères épouvantables qui eurent, une fois au moins, de si funestes résultats pour la France ? Pour moi, Charles IX avait reçu de ses parents une lourde hérédité qui se manifestait chez lui par un grand affaiblissement de la volonté et il fut ainsi le jouet de ses éducateurs.

Originellement, l'homme n'est pas libre. Il ne l'est qu'autant qu'il lui vient une masse d'idées bien coordonnées qui constituent un noyau solide, le moi. L'enfant n'est pas libre parce que son moi n'est pas encore assez énergique pour mettre en lutte des complexus d'idées fortement enchaînés. Or, « l'éducation n'a d'autre but que de donner à l'homme un moi fort et énergique dont le fond serait constitué par certaines idées qu'on cherche à lui inculquer et qui doivent devenir le point de départ de tout le développement intellectuel et moral ultérieur et donner une direction fixe et invariable à toute sa vie (2). » Dans les maladies mentales nous trouvons, au début, un affaiblissement de ce moi qui est paralysé, engourdi. Le moi du malade ne lutte que faiblement contre les perceptions nouvelles, il ne vérifie, il ne corrige pas les idées et les sentiments qui surgissent, il accepte tout sans critique, ce qui

(1) MOREAU (de Tours). In FÉRÉ : *Op. cit.*

(2) JACOBI : *Op. cit.*

permet aux idées les plus fausses et les plus absurdes de s'implanter dans l'esprit des malades, aux désirs et aux sentiments les plus bizarres de se traduire en actes.

« L'homme le plus raisonnable, s'il veut s'observer soigneusement, aperçoit quelquefois dans son esprit les images, les idées les plus extravagantes ou associées de la manière la plus bizarre. Les occupations ordinaires de la vie, les travaux de l'esprit, la raison distraient de ces idées, de ces images, de ces fantômes (1). » Bref, refoulées par le moi, ces idées ne font que traverser l'esprit. Mais, au début des maladies mentales, elles trouvent l'âme dans un état de torpeur, d'engourdissement, de vacuité et la première idée qui se présente s'impose avec force et ne peut être ni corrigée, ni chassée puisque le moi est paralysé. L'esprit est, tour à tour, absorbé par l'idée du moment. L'affaiblissement du moi est donc le point de départ de toutes les psychoses et constitue, lui-même, un état psychopathique. « L'affaiblissement du moi intellectuel et affectif produit dans la volonté, dans les instincts, un tel relâchement que nous devenons le jouet des impulsions les plus diverses. Nous tournons à tout vent. Il dépendra des circonstances dans lesquelles nous nous trouverons placés, des objets qui frapperont nos yeux, des paroles qui arriveront à notre oreille de faire naître en nous les passions les plus opposées (2). » Or, les prédispositions héréditaires et les troubles psychiques qui se traduisent par des singularités de caractère empêchent la formation d'un moi énergique. Et ces excentricités de caractère, justement parce qu'elles ne sont

(1) ESQUIROL : *Traité des maladies mentales*, Paris, 1838.

(2) MOREAU (de TOURS) : *Du hachisch et de l'aliénation mentale. Etudes psychologiques*, Paris, 1845.

pas contrebalancées par un jugement solide, peuvent conduire à la folie et « les plus grands crimes dont l'histoire ait gardé le souvenir, ces crimes qui inspirent l'horreur, ont été accomplis par ceux qui ayant conquis l'autorité et la puissance ou les ayant reçues par héritage se sont si complètement émancipés des liens sociaux du sentiment humain qu'ils étaient parfois véritablement fous (1). »

Tout ceci va permettre d'apprécier le caractère de Charles IX. On sait en quelles mains était la direction de son éducation. Des hommes presque sans aveu avaient reçu l'ordre de la reine de noyer la raison et d'étouffer les bons sentiments du roi par tout moyen. Cette odieuse politique eut ses résultats. Le moi du prince, déjà héréditairement affaibli, ne reçut pas cette force nécessaire pour établir une saine raison et un solide jugement. Aussi a-t-on vu ce prince hésiter, toute sa vie, entre des résolutions contraires, se contredire, donner toutes les marques, enfin, d'un caractère fantasque. C'était l'idée du moment qui, forte de l'absence d'idées contraires, s'emparait du prince, et il suffisait d'une phrase glissée avec intention, d'un geste, d'un mot adroitement et perfidement placé, pour que le roi exagérât aussitôt. Charles IX n'était ni un rusé, ni un dissimulateur : c'était un faible d'esprit. S'il aimait Coligny, c'était d'une affection sincère ; et lorsque, après l'attentat dont celui-ci faillit être victime, il alla chez lui, l'appela son père, le combla de caresses et de manifestations amicales, il était sincère. Son entourage ne l'était pas. Et pourtant, il signait l'ordre du massacre deux jours après. Oui, mais il lutta longtemps, et pourquoi cette lutte ? Parce que, malgré sa faiblesse d'esprit, malgré

(1) MAUDSLEY : *Op. cit.*

sa piètre éducation, Charles avait sans doute quelques bons sentiments qu'il devait aux leçons de son premier précepteur, M. de Sipierre. Mais ces bons sentiments étaient tellement noyés, non pas au milieu des mauvais, car il était incapable de concevoir et de méditer le crime, mais au milieu d'une si profonde nuit intellectuelle, que la perception du moment s'implantait en dépit de tout. Ils étaient six à demander le massacre. Esprit faible, incapable de lutter contre un seul, le pouvait-il contre six personnes ? Il céda ; et sincèrement, il crut que les huguenots en voulaient à ses jours ; il s'emporta violemment et signa leur arrêt de mort. La colère, on l'a dit avec raison, est une courte folie et les sujets bien équilibrés ne se laissent guère aller à ses excès. Aurait-il été coupable si les huguenots avaient conspiré sa mort ? Il fut encore sincère en allant insulter aux restes de Coligny.

L'état mental de Charles IX ne doit faire aucun doute. Il eut des hallucinations à plusieurs reprises. Sans parler de celles qu'il eut quelques jours après le massacre et dont j'ai parlé ailleurs, il eut une vision peu de temps avant son mariage. « Ainsy qu'il estoit à la chasse dans la forest de Lyons près de Roan, très belle et plaisante, un feu s'apparut à lui de la hauteur d'une picque ; le roy sans s'estonner et fort asseuré met la main à l'espée, poursuit ce feu luy tout seul jusqu'à ce qu'il s'esvanouist (1). »

Charles IX n'aimait point les membres de sa famille. En cela, il agissait comme Catherine et tous ses frères. Dans cette famille tous les membres se haïssaient les uns les autres ; c'est une manifestation d'idiotie morale. Un jour

(1) BRANTÔME : *Op. cit.*

qu'on lui annonçait la prise du comte de Montgomery et qu'il n'en manifestait aucune joie, sa mère prit la parole : « Quoy, dit-elle, mon fils, ne vous réjouissez-vous point de la prise de celui qui a tué votre père ? il répondit qu'il se soucioit de cela ny d'autre chose (1). »

IV

La dégénérescence évolue chez Henri III d'une tout autre façon que chez ses frères : elle se manifeste par l'inversion sexuelle.

« L'inversion de l'instinct sexuel peut se montrer dans les deux sexes. Pour l'homme c'est la pédérastie, pour la femme le tribadisme ; dans les deux cas, c'est un individu qui recherche la satisfaction de son instinct sexuel avec un individu de même sexe et de même espèce que lui. Comme dans toutes les associations à deux, l'un a le commandement, la direction ; l'autre la subordination, l'obéissance, l'exécution ; l'un est actif, l'autre passif. Les pratiques ou les manifestations de cette inversion sont chez les pédérastes des caresses ou manœuvre diverses, la masturbation, le coït anal ou sodomie, le coït buccal ou succion pénienne (2). »

J'établirai une autre distinction. En effet, le pédéraste se comporte en véritable homme et sa façon de sentir et

(1) BRANTÔME : *Op. cit.*

(2) LACASSAGNE : *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* de Dechambre, article Pédérastie.

d'agir reste toujours virile, car il a très souvent conservé des rapports avec les femmes. Or, à côté de la pédérastie, il existe une autre sorte d'inversion qui peut être définie : l'âme d'une femme dans le corps d'un homme. Ici, le sujet se sent femme vis-à-vis d'un autre homme ; il a les goûts, les habitudes, les passions de la femme, et ne saurait épouever le moindre amour pour elle, puisqu'il existe entre eux une sorte de rivalité de métier. Cet état, qu'on appelle « uranisme », est une affection congénitale.

Cette question de l'inversion sexuelle se complique encore du fait suivant. On peut trouver dans la vie de certains uranistes, à inversion sexuelle typique, de courts épisodes, où ils sont attirés vers la femme. Le docteur Moll (1) donne à cette forme le nom d'hermaphrodisme psycho-sexuel.

L'inversion sexuelle est de toutes les époques et de tous les peuples ; mais elle a toujours été d'autant plus répandue que la situation sociale de la femme se trouvait plus inférieure. En Israël, la femme jouissait à coup sûr d'un certain respect, aussi la pédérastie y est-elle regardée comme un acte abominable. Dans le troisième livre de la Bible (chapitre xx, § xiii) Dieu dit à Moïse : « Si quelqu'un abuse d'un homme comme si c'était une femme, qu'ils soient tous deux punis de mort, comme ayant commis un crime exécrable, leur sang retombera sur eux. »

Dans la Grèce antique, au contraire, l'amour entre hommes était très répandu, mais aussi les femmes y menaient une vie fort retirée. La mythologie grecque est riche de renseignements. Les rapports entre Jupiter et

(1) A. MOLL : *Die contraere Sexualempfindung*, Berlin, 1891. Traduction Pactet et Romme, Paris, 1893.

Ganymède étaient considérés comme un exemple de l'amour pour les garçons. Les relations entre Apollon et Hyacinthe, entre Hercule et Hylas étaient interprétées de la même façon. Les Grecs voulaient-ils se persuader par là que la pédérastie était d'origine divine ? L'intime amitié de Patrocle et d'Achille a pu paraître suspecte à quelques-uns. Oreste et Pylade, Thésée et Pyriothos partagent la même accusation. A Athènes, les lois de Solon reconnaissaient l'amour entre hommes ; il existait une sorte de code de la pédérastie, les esclaves ne devaient pas s'y adonner. Le bel Alcibiade renommé pour ses mœurs impures eut de nombreux amants, mais malgré sa beauté, il ne put jamais séduire Socrate.

En Elide et en Béotie, la pédérastie était admise ; Lacédémone et l'Ionie la répudiaient. A Rome, la pédérastie n'apparaît guère qu'après les guerres puniques, mais elle ne jouit jamais, cependant, de la même considération qu'à Athènes. On trouve encore des exemples d'inversion sexuelle chez d'autres peuples. Alexandre le Grand s'y livrait avec son favori Héphestion. Les anciens Germains l'auraient également connue, s'il est permis d'interpréter ainsi le texte de Tacite, qui les qualifie de *corpore infames*. En France, le Moyen-Age a eu le péché de « bougrerie » importé probablement par les invasions des Barbares. Quand on était pris en flagrant délit, il en coûtait trente-six livres tournois et neuf ducats. Mais c'est surtout après le retour de Terre-Sainte des Croisés que le phénomène se répandit. Philippe le Bel s'éleva contre ces pratiques, et c'est sous son règne qu'eut lieu le fameux procès contre les Templiers que l'on accusa, au milieu de bien d'autres griefs, de pédérastie.

Avant d'en-revenir à l'inversion sexuelle de Henri III, je veux citer quelques personnalités célèbres qui ont partagé cette infortune avec le dernier des Valois. Edouard II d'Angleterre aimait les hommes ; il eut pour amant favori Pierre de Gaveston, et, quand ce dernier mourut, il le remplaça par Hugo Spencer. Jacques I^{er} d'Angleterre eut pour favori le beau Buckingham. Rodolphe II de Habsbourg était également un inverti. Dans la vie de Michel-Ange, on ne trouve aucun amour de femme ; mais en revanche, le célèbre sculpteur eut des relations fort suspectes avec un nommé Tomaso de Cavalieri. Shakespeare n'échappa pas non plus à l'accusation de sacrifier à l'amour entre hommes. Pour terminer je citerai encore Louis II de Bavière, Charles VII de Suède, Guillaume d'Orange, Monsieur, frère de Louis XIV, et enfin, le grand Frédéric.

Dans sa jeunesse, Henri III eut certainement des relations avec des femmes. Pendant trois années, il garda la belle Châteauneuf pour maîtresse ; après quoi, il tomba violemment amoureux de Marie de Clèves, qui se maria, quelque temps plus tard, avec un prince de Condé. Cette liaison fut courte, car le roi fut obligé de partir pour la Pologne. Dans son lointain exil, il écrivait à la princesse les lettres les plus passionnées ; aussi est-ce avec joie qu'il accueillit la mort de son frère, car cette mort, lui donnant la couronne de France, lui permettait de revoir sa maîtresse. Il part en hâte, il brûle les étapes et, au milieu de son voyage, il apprend la mort de Marie. Brisé par cette fatale nouvelle, il chercha sur le champ à s'étourdir. C'est pourquoi il donna avec frénésie dans toutes les fêtes que lui firent les petits princes autrichiens. Il cher-

chait l'oubli, il trouva la vérole. Accablé par la perte de la princesse, ébranlé par cette cruelle maladie, il renonça désormais aux femmes, auxquelles il devait, en somme, tant de mal. Pourtant, dira-t-on, il se maria ; il y était bien obligé. De plus, il est bien démontré que quelques invertis peuvent se marier, avoir des relations avec leurs femmes, malgré la répugnance qu'ils éprouvent, afin de tromper sur leurs appétit sexuels.

Le roi restait très souvent enfermé dans son palais, refusant de voir qui que ce soit, vivant dans l'unique intimité de ses mignons. Les rapports du roi et de ses courtisans d'après les témoignages de l'Estoile et d'Agrippa d'Aubigné étaient loin d'être platoniques. Henri III n'eut pas toujours le rôle actif dans ces relations étranges ; il paya souvent de retour la complaisance de ces courtisans. A la mort de Maugiron, son attitude signalée ailleurs montre bien le côté passif de ses amours. S'il en eût été autrement, à quoi bon toutes ces pratiques féminines qui tenaient une si grande part dans sa vie ?

L'inversion sexuelle de Henri III ne se manifesta que tardivement : il ne saurait donc être ici question d'uranisme, qui est l'inversion congénitale. Mais cet état se compliquait encore d'un caractère particulier, de sadisme. Le sadisme est le désir de battre, d'humilier, de maltraiter la personne aimée. Lorsque Henri, dans ses fantasques processions, flagellait ses mignons et leur ensanglantait le dos, il faisait preuve de sadisme. Les rapports entre la volupté et la douleur sont, du reste, nombreux. Dans l'amour normal, il existe un sadisme atténué, traduit le plus souvent et simplement par des moqueries, des taquineries, une secrète satisfaction à chagriner la personne aimée.

A l'état physiologique, il y a aussi, dans le coït, des phénomènes qui rappellent le sadisme, bien que le désir de faire du mal n'existe pas. Dans cette catégorie de faits on peut citer l'action de se serrer, de s'embrasser violemment pendant le coït ; il peut même arriver qu'on se morde jusqu'au sang. Exagérons ces faits par la pensée, et il se trouvera vrai de dire que le désir sexuel est le frère de l'assassinat. Du reste, même dans le règne animal, on trouve de bien curieux exemples de sadisme : après la copulation, l'araignée s'élance à la poursuite du mâle pour le dévorer ; les abeilles rentrent à la ruche entraînant les organes génitaux du mâle qui les a fécondées ; c'est la coutume des chats de faire l'amour en s'égratignant.

Après avoir flagellé ses mignons, le roi se faisait flageller par eux, dans une parade de repentir et de mortification, sans doute, mais aussi, pour le plaisir d'être maltraité par ceux qu'il aimait. Ce désir d'être battu et humilié constitue le masochisme. La soumission est un état normal du côté psychologique de l'amour de la femme, tandis que chez l'homme c'est le désir de domination qui existe normalement. J.-J. Rousseau n'aimait que lorsqu'il était battu. Pour von Krafft-Ebing, dès que l'homme se soumet, c'est un commencement d'inversion. Les chevaliers du moyen âge, si soumis aux dames de leurs pensées, ne pouvaient-ils pas entrer dans cette catégorie de transition de Krafft-Ebing ?

Quelles sont les causes de l'inversion sexuelle en général, et quelles sont celles qui ont déterminé celle de Henri III ?

Dans l'étiologie de l'inversion sexuelle, on a pu citer la crainte d'une maladie contagieuse, la crainte d'une

grossesse de la femme. Hoffmann (1), considérant la fréquence de la pédérastie dans le clergé catholique, cite le célibat parmi les causes de l'inversion. Moll croit plutôt que la vocation pour un état qui comporte le célibat doit se déclarer chez des individus éloignés de la femme. On a incriminé encore la masturbation, on prend ici l'effet pour la cause ; l'abus des rapports avec la femme : dans ce cas l'abus des rapports homosexuels devrait ramener à l'hétérosexualité.

Stark (2) ajoute à ces causes une volupté moindre trouvée dans le coït, en ce sens que la contraction du sphincter de la vulve devenant insuffisante pour donner la sensation complète, l'homme la cherche dans la contraction plus vigoureuse du sphincter anal.

Pour Mantegazza (3), il s'agit d'une anomalie nerveuse périphérique : les nerfs destinés aux organes génitaux se sont terminés dans la muqueuse rectale et, pour provoquer toute excitation vénérienne, il faut nécessairement aller les impressionner là où ils se trouvent. Cette théorie inacceptée ne tient pas compte de la pédérastie active.

Toutes ces opinions peuvent contenir une part de vérité ; mais la vraie cause de l'inversion réside dans un processus psychique. Normalement, l'excitation génitale est produite par la représentation mentale d'une femme. Or c'est dans le cerveau que naissent les idées : c'est donc là qu'il faut chercher.

(1) HOFFMANN : *Nouveaux éléments de médecine légale*. Trad. Lévy, Paris, 1881.

(2) In A. MOLL : *Op. cit.*

(3) In A. MOLL : *Op. cit.*

Magnan (1) et Gley (2) ont parlé de cerveau féminin. Une autopsie négative de Krafft-Ebing et les recherches de Reckhinghausen permettent de repousser cette théorie. Quel est donc le siège précis de l'inversion sexuelle ? On suppose que, dans l'écorce cérébrale, il existe des cellules ganglionnaires, jouant un rôle considérable dans les sensations sexuelles, sans qu'on puisse rien dire de précis sur leur siège. Krafft-Ebing (3) croit que la sphère génitale se trouve dans l'écorce aux environs de la sphère olfactive ; or, d'après Ferrier (4), le centre olfactif se trouve dans le gyrus uncinatus ; d'après Zuckerkaude (5) dans la corne d'Ammon. Von Krafft-Ebing admet ce voisinage en se basant sur les rapports étroits qui existent entre le sens olfactif et le sens génital. Du voisinage anatomique de deux centres, on ne peut cependant pas conclure à leur parenté fonctionnelle.

La localisation de l'inversion sexuelle est donc impossible ; mais, il reste acquis que cette inversion procède d'un trouble psychique. Or, ce trouble psychique peut parfaitement être ou bien congénital ou survenir à la suite d'une cause fortuite telle qu'un violent chagrin, ou la perturbation morale apportée par l'éclosion de la syphilis. On peut perdre complètement la raison à la suite d'une forte émotion ; or ne peut-on pas supposer un ébranlement cellulaire partiel, spécialement localisé à ce

(1) MAGNAN ; *Recherches sur les centres nerveux. Pathologie et psychologie pathologique*, Paris, 1881.

(2) GLEY : *Congrès internat. de psych. physiol.* Paris, 1889.

(3) VON KRAFFT-EBING : *Psychopathia sexualis*. Traduction : Laurent et Sigismund Csapo.

(4) FERRIER : *De la Localisation des maladies cérébrales*, Paris, 1880.

(5) ZUCKERKAUDE : *Norm. und path. Anat. Nasenhöhle und ihrer pneumatischen Anhang*, Wien, 1882.

centre probable de la sexualité, amenant l'inversion. Ce ne sont là que des hypothèses, je le sais, mais les hypothèses ne servent-elles pas à l'édification de la vérité ?

L'inversion sexuelle étant un signe de violente perturbation psychique et se rencontrant assez fréquemment chez des vieillards déments ou paralytiques généraux, Schopenhauer (1) en conclut qu'elle n'a que des avantages. A ces malades la nature a donné des penchants non pour la femme mais pour l'homme, afin de s'opposer à la dégénérescence physique du genre humain. Si Henri III n'avait pas été pédéraste quel héritier nous eût-il laissé ? La pérégrastie de Henri III nous a valu Henri IV ; s'en plaindrait-on ?

L'inversion sexuelle ne fut pas la seule manifestation de la dégénérescence de Henri III. Comme chez tous les membres de sa famille, l'idiotie morale était chez lui fort accentuée. Sa méchanceté était très grande et sa cruauté farouche s'exerça plusieurs fois même envers des femmes. Madame de Villequier et la dame de Montsoreau furent de ses victimes. Quoiqu'il fût inverti, sa méchanceté raffinée lui fit, un jour, vaincre ses répugnances hétérosexuelles. Il viola Catherine de la Trémouille, seconde femme du prince de Condé, pour se venger du mari. Non content de cet ignoble forfait, il livra la malheureuse femme à ses mignons, la prostitua à ses valets.

Malgré sa décadence, Henri III reste, à coup sûr, le meilleur des Valois. « S'il est impossible de laver sa mémoire des souillures qui la déshonorent, on peut affir-

(1, SCHOPENHAUER (Arthur) : *Die Welt als Wille und Vorstellung*, Leipzig, 1859. Traduction Cantacuzène.

mer que toutes les turpitudes dont ce prince et ses mignons sont restés flétris devant le tribunal de l'histoire, ne furent pas aussi fréquentes, ni aussi éhontées, ni aussi erronées qu'on le suppose en s'en rapportant aux accusations des Ligueurs et des Huguenots (1). » Aussi, ai-je dû faire un choix parmi tous les documents que j'ai vus. Dans le journal de Pierre de l'Estoile il existe un grand nombre de *pasquils*, de sonnets *vilains*, sortis, sans nul doute, de la *boutique* de la Ligue et châtiant les plaisirs honteux de la *bande sacrée*, auxquels on ne doit accorder qu'une confiance hésitante.

Ce fut, en effet, un habile calcul de la part des Ligueurs que d'encourager les déclamations furieuses des prédicateurs dont l'influence fut si funeste alors sur l'opinion publique. Ils avaient beau jeu de faire assassiner le roi par Jacques Clément après l'avoir avili et diffamé.

« Mais on est bien forcé de ne pas confondre avec les ignobles libellistes de la Ligue le brave et loyal Agrippa d'Aubigné qui fut l'ami et le compagnon d'armes du roi béarnais (2). Et quoiqu'il ne faille pas ajouter foi à tout ce que les Huguenots et les Ligueurs ont écrit de ses débauches secrètes, il est difficile de croire que tout ce que l'on disait fut également faux (3). » Du reste, il est un témoignage auquel on ne pourra enlever aucune valeur. Il s'agit d'un document écrit de la main même de Henri III. Il s'est bien rendu compte de sa triste situation. Dans une longue lettre pleine de tristesse et de lamenta-

(1) *Histoire de la Prostitution chez tous les peuples du monde*, par Pierre Dufour, Bruxelles, 1861.

(2) PIERRE DUFOUR : *Op. cit.*

(3) PÈRE DANIEL : *Grande histoire de France*, citée, par P. Dufour.

tions, écrite dans les dernières années de sa vie à M. de Villeroy, il fait un retour sur lui-même. Il se plaint amèrement de sa vie passée dans l'insouciance de son royaume et avoue sa dégradation sans ménagement pour lui-même. « Il estoit en nous de ne tomber où nous sommes!... Si nous eussions pris la voie salutaire avec le courage qui estoit nécessaire, nous fussions en termes tout contraires à ceux que nous sommes et tomberons désormais de plus en plus!... Il y eut un roy en la Judée, je ne sçais si ce fut Roboham, qui par mauvais conseil fut perdu. Dieu en garde le roy de France! (1). » Qui sait, cependant, s'il ne se faisait point illusion en croyant qu'il eût pu éviter sa chute? La fatalité n'est peut-être pas un vain mot.

(3) In HENRI MARTIN : *Op. cit.*

POUR LE DOYEN :

l'Assesseur,
R. LÉPINE

Vu, bon à imprimer :

LE PRÉSIDENT DE THÈSE,
A. LACASSAGNE.

POUR LE RECTEUR ET PAR DÉLÉGATION :

Le doyen de la Faculté des Sciences,
J. RAULIN.

Lyon, le 20 novembre 1895.

CONCLUSIONS

I. — Les fautes commises par les derniers Valois peuvent être imputables à leur dégénérescence.

II. — Cette dégénérescence est la conséquence de l'hérédité doublée de l'influence d'une éducation mauvaise et d'un milieu pervers.

III. — De nombreux exemples, au cours de ce travail, ont montré que toutes les dynasties royales dégénèrent et que la plupart des races privilégiées partagent le même sort.

IV. — La dégénérescence a évolué d'une façon différente chez les trois frères.

a). En François II, elle est compliquée d'une affection dont il meurt, à dix-sept ans, et qui, à elle seule, pourrait expliquer sa décadence intellectuelle.

b). Charles IX est un insensé qui se laisse aller à des colères terribles ; il est cruel et halluciné.

c). Henri III est un type achevé de dégénéré : c'est un esprit brillant, mais superficiel ; il est brave et efféminé, chevaleresque et assassin tout à la fois. Enfin, il est atteint d'inversion sexuelle.
